

BRBP 3



AGUEDAL

1938

4

MARCHISIO

3^{me} Année - N° 4

Septembre 1938

ARMAND GUIBERT

A COMPOSE

CE NUMERO

CONSACRÉ A LA

POÉSIE

POÉSIE

Armand GUIBERT	Préambule.
Gabriel AUDISIO	Un enfant nous montre le chemin.

L'AFRIQUE

LE MAROC.

L. JUSTINARD	La poésie chleuh.
Jules BORÉLY	Stances.
— Henri BOSCO	Odes.
— Madeleine FONTENILES	Solitude.
	Prière.
Gabriel GERMAIN	Chant sur le porche de la nuit.
— Michel LEVANTI	Au soir de la vie.
	La main.
	Ainsi je vais.
Alphonse MÉTÉRIÉ	Poème du rossignol.

L'ALGERIE.

Lucienne BARRUCAND	Du sentiment poétique en Algérie.
Edmond BRUA	Le mur.
Rose CELLI	Trois proses.
Jean GRENIER	Les pèlerins d'Emmaüs.
	Avec désespoir...

LA TUNISIE.

Jean AMROUCHE	Sans visage.
Armand GUIBERT	Fragments d' « Oiseau privé ».
René LAPORTE	L'étouffement.

L'EGYPTE.

Paul SOUFFRON	Pays clair.
Arsène YERGATH	Découverte d'une île.

LE SÉNÉGAL.

René GUILLOT	L'idole.
--------------------	----------

MADAGASCAR.

Armand GUIBERT	Notre frère Rabearivelo.
----------------------	--------------------------

LA FRANCE

Pierre BONNET-DUPEYRON	Triptyque du Prince Sauvage.
Jean CAYROL	Pour un enfant mort.
Philippe CHABANEIX	Amour.
Max JACOB	Couleur de l'aube.
	Le sens du miracle.
Roger LANNES	Poème.
Patrice de LA TOUR DU PIN	Fragment de la Genèse.
Camille SCHUWER	Poèmes.
Jules SUPERVIELLE	L'air.
Noël VESPER	Deux poèmes.
Armand GUIBERT	Les Psaumes de P. de La Tour du Pin.

ESPAGNE

Tomàs GARCÈS (Catalogne)	Cinq poèmes.
Federico GARCIA LORCA (Andalousie)	Romance somnambule.

MALTE

Georges PISANI	Pars mea.
----------------------	-----------

PREAMBULE

Il en va des amateurs de poèmes comme des collectionneurs de papillons : aucun ne porte avec soi son trésor, tous le chérissent dans le secret, ce pourquoi leur nombre est supposé décroissant. Contenue, discrète au point de se manifester à contre-cœur, leur passion tient de la manie, mais aussi de l'amour le plus haut : son zèle, qui veut du silence, redoute la profanation et ne s'exerce qu'au bénéfice du petit nombre. D'autres époques ont pu sembler lui être plus favorables : aucune autant que la nôtre, malgré sa confusion ou peut-être à cause d'elle, n'a su en réalité donner à l'homme le sens salutaire de l'exigence. La poésie n'a rien perdu à désertter les salons et à dépouiller le ton déclamatoire : la voici retournée à ses origines et sauvegardée dans les temples de chair de ceux qui ne redoutent ni l'obscurité ni la solitude.

D'un certain état de fait, on voit s'alarmer les esprits chagrins : il n'est publié des ouvrages de poésie qu'un nombre infime d'exemplaires, le plus souvent chez d'obscurs éditeurs, ce qui marque aussi bien un défaut de confiance chez le poète que la faible audience à laquelle il peut prétendre. On nous va répétant qu'Hugo soulevait un peuple avec ses premiers vers, et que les éditions de Lamartine se succédaient à un rythme

précipité. Sans doute — mais quelqu'un a-t-il mis en lumière cette élémentaire constatation : depuis vingt ans, la langue poétique s'est modifiée plus qu'elle ne l'avait fait en trois siècles, et mieux que jamais se distingue de l'idiome utilitaire de la prose ?

Pour avoir osé rompre quelques vertèbres au vers français traditionnel, nos poètes devraient-ils encourir la définitive désaffection de ce qu'il faut bien appeler « le public » ? D'abord, un public s'éduque ; de plus, il se renouvelle avec l'époque — mais il se trouve que les foulées de l'expression nouvelle sont trop longues pour que les suiveurs puissent sur elles accorder leur marche. Combien de temps faudra-t-il pour que soit atténué ce prétendu divorce, en réalité ce simple malentendu ? Mais simplement le temps de marquer le pas, celui d'une génération : celle qui atteint aujourd'hui ses vingt ans bénéficie déjà des expériences, des travaux, voire du dérèglement qui ont jalonné la course de celle qui l'a précédée immédiatement. Le tout constitue une somme d'acquisitions qu'il serait vain de récuser, le temps ayant suffi à les incorporer à une tradition dont les moments sont discontinus, alors que l'ensemble se présente sous le jour de l'unité.

Beaucoup s'étonnent de l'excédent des commentaires sur les textes, et en veulent conclure à la stérilité de l'époque. Quand sera-t-il donc clair que les novateurs ont besoin de truchements pour toucher plus vite la masse mal préparée à les entendre ? Leur rôle est souvent ingrat, au même titre que celui du donneur de sang dont le nom reste obscur, et l'héroïsme professionnel. Les négliger serait injuste, car ils excitent dans les esprits des facultés en sommeil, et les acheminent à leur insu vers un état de réceptivité immédiate. N'ayons pas le mauvais orgueil de croire que l'homme seul puisse détenir le pouvoir des clefs.

Ces réflexions sommaires sont encore trop longues au seuil du florilège de poèmes que nous proposons aux lecteurs

d'Aguedal : mais peut-être n'était-il pas inutile de dissiper par avance les préventions possibles. Notre dessein a été non pas de présenter un tableau complet de la poésie française, ou même nord-africaine, mais de grouper hors de tout dogmatisme quelques textes représentatifs de poètes divers. On n'a pas voulu composer ce recueil en fonction de telle ou telle tendance, on n'a pas seulement cherché à lui inspirer une rigoureuse unité d'inspiration et de ton : disons-nous bien que l'unité elle-même est multiple, et se manifeste sous forme de groupes, ou de *familles* : au lecteur de s'y reconnaître. On eût toutefois aimé entendre ici une note dominante plus proprement africaine ou, si l'on veut, méditerranéenne. Parmi les textes qui nous ont été soumis, ceux qui pouvaient sur ce point répondre à notre attente sont précisément ceux qui ont été exclus, en raison même de leur facilité : peut-être y avait-il quelques plaques de cette « couleur locale » que nous tenons pour parfaitement méprisable, mais les auteurs avaient eu le tort d'y faire insuffisante *la part de l'ombre*. Nous pardonnera-t-on de croire que c'est, en art, l'indispensable complètement de la lumière ?

Peut-être les pages qui suivent laisseront-elles dans les esprits l'image d'une certaine confusion, avec le souvenir de quelques noms *singuliers* ? Si cela était, ce ne serait pas peu : en faut-il davantage pour justifier la production d'une époque, et pour sauver ce qui doit être sauvé ? Le siècle n'est pas figé, il est en mouvement, il n'a fourni que le tiers de sa course : qu'attendre de lui, sinon des points lumineux d'émergence au-dessus de la monotonie des êtres et des jours ?

Le défaut de ce florilège — et de tous — est bien évident : il sacrifie à ce goût du découpage que les Italiens appellent « *frammentismo* » et par là ne rejoint que trop bien l'instinct de nos contemporains, le plus souvent enclins à se satisfaire d'un fragile pollen de poésie. Quelques êtres d'exception, il est vrai, s'insurgent là-contre et poursuivent de

tout leur vouloir l'achèvement d'une œuvre organique, et calibrée sur la seule étendue de leur vie mortelle. De ceux-là aussi on trouvera quelques représentants isolés, avec des pages qu'il faudra essayer de situer en esprit dans leur contexte idéal. Peut-être sont-ils la véritable avant-garde, eux qui ayant pris la mesure de leur personne et de l'œuvre à bâtir, reviennent comme leurs grands devanciers des âges classiques, mais avec des moyens renouvelés et assouplis, vers le « carmen » de longue haleine dont le secret semblait perdu.

Encore un mot : chez eux comme chez les autres, c'est hasard pur si les préoccupations sociales, dont on nous a tant dit que la littérature était pénétrée, ne sont pas seulement effleurées. On n'a rien fait pour les éliminer : le vrai est qu'elles ne se sont pas présentées, ce qui semblerait prouver qu'aujourd'hui comme dans le passé, c'est l'approfondissement de la conscience individuelle qui reste la grande affaire du poète attentif à ses voix. Ne nous en plaignons pas, nous qui sentons plus pressant que jamais le besoin de secrets repatoires sur la route de démence où le commun des hommes est engagé.

ARMAND GUIBERT.

• *Tunis*, 1938.

Un enfant nous montre le chemin

On lit dans le journal d'un père, à propos d'un enfant de quatre mois :

« En rentrant du bal, nous l'avons réveillé. Il souriait. Pour la première fois vraiment je me suis senti heureux, ému, à la pensée que ce petit être vient de moi, est à moi. Je me suis penché sur lui comme sur une fontaine d'aurore, pour y chercher un réfllet d'innocence et de pureté. Ah ! Les analystes peuvent bien jeter la sonde dans je ne sais quels abîmes de ces créatures ! Ils n'empêcheront pas l'homme éternellement d'y supplier l'apparition du visage de la pureté. L'inconscient, alors, peu lui chaut. C'est dans l'âme qu'est la bassesse, la conscience de notre indignité. Après les plaisirs frelatés, je rends grâce au sourire d'un enfant qui n'est pas encore envahi par cette ombre. Je lui rends grâce de la même manière que je salue l'heure du matin, de la même manière que le Coran dit : « je cherche un refuge dès l'aube du jour contre le malheur de la nuit ténébreuse ».

Le même journal paternel, illuminé par cette puérile fraîcheur, contient de nombreuses notes qui voudraient suggérer qu'en matière de poésie l'innocence de l'enfant nous peut offrir aussi un refuge à la fois et un exemple. Quelques unes de ces notes y ont été cueillies comme un frêle bouquet. Elles ne valent que par l'exactitude et la sincérité. Est-il besoin que j'affirme, en les livrant au public, que je m'en porte garant ? Le

moindre « coup de pouce » serait indigne de la pureté qui nous émeut, trahirait la confiance d'une jeune âme qui s'est livrée sans détour. L'excès de candeur me paraît moins redoutable. Et le scrupule me pousse à souligner qu'il s'agit moins ici de l'Enfant que d'un enfant parmi les autres.

Cette poésie de l'enfant, je la vois commencer par une sorte d'animisme et d'anthropomorphisme. Il parle à l'objet comme à un être : « Attends, pain » dit-il à la miche, et il applique à ses animaux de peluche les gestes qu'on fait habituellement sur lui.

C'est un enfant de quelques mois, mais nous savons que cette tournure d'esprit dure longtemps chez tous. Quatre et cinq années plus tard, le même journal note des traits de même nature, avec les images, souvent savoureuses, qu'ils entraînent. L'enfant dira :

— Je ris, parce que je regarde le beurre qui est tout nu.

— Elle est trop froide, l'eau que je bois : j'ai peur qu'elle me déshabille.

— Je déshabille l'artichaut : j'enlève sa veste, sa culotte, sa chemise.

— J'aime beaucoup ce jardin : je voudrais qu'il ait une bouche et des joues pour l'embrasser.

— Cela ne lui fait pas mal, au muguet, que je lui serre la patte ?

— La fourchette va avoir froid aux mains, la fourchette met ses gants.

Mais ici, la comparaison intervient pour soutenir l'image, car les gants, ce sont les macarons que l'enfant enfle aux branches de la fourchette. Et c'est précisément l'absence de comparaison formulée qui nous touche dans les inventions poétiques du langage enfantin.

La vraie poésie de l'enfant se montre en effet par un système d'identifications *immédiates*. (Les ouvrages de la poésie moderne, qui en font grand usage, ne le poussent pas plus loin). L'interprétation poétique de l'univers se fait chez lui par des symboles directement exprimés. Pour celui dont je parle, on notait ainsi, environ le douzième mois, le symbole de l'oiseau. Le mot lui-même n'était évidemment qu'à peine syllabé : c'était le balbutiement commun aux êtres de cet âge. L'oiseau, pour lui,

ne correspondait ni à une forme ni à des sons, mais à une matière, ce qu'on pourrait appeler « la matière plume ». Et tout ce qui semble être fait de plume devient alors oiseau. Que ce soient de vraies plumes qui voltigent dans une chambre, des duvets flottants comme ceux que fait une vieille poussière, de simples brins de laine tombés d'un ouvrage de femme, ou même les balais de crin suspendus au plafond du bazar, l'enfant dresse le doigt et proclame la présence des oiseaux.

Il suffirait qu'un poète parlât d'oiseaux de la même manière, sans que nous eussions la « référence » qu'on donne ici, pour nous mettre devant un des mystères de l'imagination créatrice...

Autre exemple d'identification : des bulles qui flottent sur un bol de lait sont baptisées bateaux. On pense d'abord à la seule image comparative. Non. Car la bulle n'a pas perdu sa matière de bulle en revêtant l'être du bateau. L'enfant dit le plus naturellement du monde *qu'il a bu des bateaux*. Le langage commence ici à la fois ses jeux, ses duperies, ses miracles. Les macaronis, à cause d'un certain bruit qu'ils font quand on les aspire, deviennent des violons, et l'enfant dira : « J'ai fini de manger des violons ». L'enfant ne donne pas la référence : imaginons que nous lisions une phrase analogue, imprimée de même...

Il arrive aussi que l'enfant traverse une période que l'on pourrait appeler l'ère mythologique : celle des illuminations, des visions et des airs inspirés. L'enfant qui parle ici n'a guère que trois ans d'âge, c'est-à-dire qu'il en est encore à la phasie la plus puérile. Il a connu trois garçonnets qui sont les fils d'un ami de ses parents (et il importe peu à l'affaire qu'ils soient devenus les enfants d'un Immortel...). Il ne les a vus qu'une fois, leur a peu parlé ; il ne semble pas qu'il en ait été fort impressionné. Pourtant il apparaît bientôt que le souvenir qu'il garde d'eux est vif. Ils sont vite devenus une entité (comme les quatre fils Aymon, les Muses, les Sergents de La Rochelle...), ils sont devenus un mythe : *Les Trois Garçons*.

Un soir, pointant son doigt à la fenêtre, l'enfant s'écrie :

— Tu vois, là-haut, dans le ciel, les Trois Garçons ?

Il les voyait, vraiment.

De même qu'il voyait, parfaitement dissociée de lui, cette partie de son corps (la plus intime) qu'on lui demandait de laisser soigner. Impossible, signifiait-il, avec tous les accents de la sincérité et du regret. Pourquoi ?

— Il n'y en a plus, dit-il. Il est parti, parti. Oh ! Il est dans l'escalier, il prend l'ascenseur. Tu vois ? Il est dans la rue, l'automobile va l'écraser, etc...

Rien ne permet d'affirmer qu'on soit sur le plan du jeu. Plus d'un, à ma connaissance, se refuse à admettre que l'enfant « joue » jamais et ne voit chez lui qu'attitude magique ou religieuse. Mais s'il y a jeu, c'est le moment où le jeu confine à la croyance. Le poète aussi joue. Fasse le partage qui pourra !

Autre mythe. Pendant des jours entiers l'enfant a fait intervenir dans tous ses propos, tous ses actes (il a un peu plus de quatre ans) un perroquet. Il le consulte, l'interpelle, le met en cause. Il le rend responsable de divers méfaits et le transforme, si l'on ose dire, en bouc émissaire : « Le perroquet a dit ceci ou cela... Qu'a dit le perroquet ?... C'est le perroquet qui a renversé la soupe, etc... » Nul n'a jamais pu savoir d'où venait cet animal. Mais nous savons bien que nous avons tous, plus ou moins, de semblables « totems » familiers à nos rêves poétiques : des cygnes, des sirènes, des dauphins, des sangliers...

Dans le demi-sommeil, avant la nuit, il peut se faire que les visions exprimées prennent un accent prophétique ou sibyllin. On a entendu l'enfant dire :

— La chèvre a une plume dans la bouche, elle aura mal aux dents.

Ou bien :

— Le marchand de poisson a mis un champignon sur sa tête.

Rien ne permet aux tiers d'opérer le raccord entre les éléments du discours. Et les tiers (les parents en l'espèce) vivent pourtant très près de l'enfant, ignorent fort peu de chose de son existence.

On a le droit de se demander si les pythies n'impressionnaient pas leurs auditeurs de la même manière. Car l'enfant est, à de certains moments, la proie d'un véritable délire lyrique, une espèce de réthorique éjaculatoire et incompréhensible, un cérémonial de la parole qui prétend n'être dérangé par aucun témoin, quelque chose comme un « onanisme verbal ». Alors on regarde sur le rayon de la bibliothèque certains titres qui nous sont chers !

Tout ne reste pas hermétique. Cette imagination qui déborde entraîne aussi le flot des fictions qu'on peut traduire. Mais la fiction est maintenant volontairement consentie, finalement tenue pour réelle : encore les confins du jeu et de la croyance. L'histoire et l'aventure sont prises dans le mouvement de la fable, aussi bien le chevalier Bayard que les animaux fantastiques :

— Alors on fait une grande barrière devant la maison pour ne pas que les lions viennent casser les pots de fleurs avec leurs pattes...

Non seulement les histoires, mais aussi des interprétations légendaires des phénomènes naturels. Ainsi, de la nécessité, au bain de mer, d'avoir du soleil pour se sécher, on aboutit à cette « explication » de la pluie :

— Pour sécher il faut du soleil. Le soleil met son gros feu près du linge. Il prend l'eau. Il la met dans une petite boîte. Et quand le jardinier ne le voit pas, il la jette dans les arbres.

Nous pensions aux livres des poètes, ne faudrait-il pas maintenant se tourner vers les explorateurs de la mentalité primitive ?

Amour de la fiction, ce goût ne tarde pas à se transformer en besoin. A l'âge où il faut qu'on leur dise des contes ou des histoires, si l'on en dit une qui soit par trop réaliste, l'enfant n'hésite pas à interrompre vivement :

— Pas des choses vraies, crie-t-il !

A ce domaine de la fiction volontaire poussée jusqu'à la conviction (il s'agit toujours d'un enfant qui n'a pas terminé sa quatrième année) je

rattache l'épisode suivant, où l'acceptation de la fable entraîne un « possible » poétique qui se trouverait dans la vérité la plus réelle de la situation.

L'enfant, qui ignore tout de l'art musical, s'est mis au piano. Il en tire, au petit bonheur, des sons et des accords. Il joue de préférence sur le haut du clavier : « Là où c'est joli », dit-il, le grave étant pour lui, selon les cas, « l'orage » ou bien « le garde ». Peu importe d'ailleurs. Ce plaisir ne lui suffisant pas, l'enfant, poussé par le mimétisme, réclame une partition. On met sur le pupitre, faute de mieux et sans dessein, un album de modes qui contient des dessins en couleurs. Alors l'enfant, très gravement, *déchiffre les images* en même temps que ses doigts frappent les touches, et il dit :

— Je joue les petites filles vertes... Je joue la dame en rose qui gronde le bébé bleu...

Quelques instants plus tard, un adulte qui avait assisté à cet épisode, ne put s'empêcher d'égrener deux ou trois arpèges de Couperin, de Debussy. Pensera-t-on qu'il était un peu rêveur ?

En parlant d'abord de poésie, je ne pensais pas qu'à la poésie « formulée », mais bien aussi, on l'a vu, à ce qui fait le climat de la poésie. Il va sans dire que le langage de l'enfant peut abonder aussi en expressions, en images, en phrases qui sont plus que de la « matière de poésie », mais déjà des éléments possibles du poème tel que la littérature contemporaine le conçoit. J'en énumérerai quelques unes qui ont du moins le mérite d'avoir été quasiment sténographiées.

L'enfant est dans un train, il regarde un paysage de Normandie, il dit :

— Les vaches sont assises sur la salade.

Un rais de lumière traverse le tapis de la chambre, quelqu'un l'enjambe, et l'enfant dit :

— Tu traverses ma rivière de lampe,

Il voit des nuages poussés dans le ciel par le vent :

— Le ciel s'en va...

Devant un feu d'artifice :

— Je vois des arbres en lumière avec des violettes rouges.

En plein hiver :

— Tiens ! Il y a une mouche, c'est le printemps.

Au printemps, par contre, écartant les branches d'un buisson pour se frayer un passage, l'enfant dit :

— J'ouvre les portes de fleurs.

Et d'une fleur qui lui plaît, en levant les bras :

— Elle est jolie... jusqu'au ciel.

Je ne voudrais même point passer sous silence certaines tournures du vocabulaire qui pourraient retenir l'attention de nos écrivains « rustiques », comme *Le Pointu*, pour désigner un clocher, ou : « Je fais s'en aller de maigrir », pour dire qu'on mange de bon appétit. Et pas même de purs « pataquès » dont un James Joyce apprécierait peut-être les vertus rafraîchissantes, tels que : *les étuiles du toit* et *les étoiles d'araignée*, ou bien « le potager et *le fruyer* », ou encore le *ferticicat de ravicelle* qui voulait dire le certificat de varicelle...

On ne verra peut-être dans ce petit recueil qu'une brève anthologie de « mots d'enfant », exaltée par ce genre de sensibilité qu'on reproche souvent aux gens qui ont commerce avec les « tout petits ». D'autres, plus exigeants, pourront estimer qu'il fallait aller plus loin. Je me suis tenu à des faits d'expérience, vrais et fidèlement rapportés.

Ceux qui voudront conclure, dans un sens ou dans l'autre, je me permettrai de les renvoyer à deux ou trois autres mots, aussi exactement transcrits qu'apparemment contradictoires, du même enfant.

Il avait un peu plus de six ans et lisait *la Poëmeraië* (un des excel-

lents recueils de poésies pour enfants qu'a établis Armand Got) dont il avait plusieurs fois montré qu'il savait apprécier le contenu. On lui demande :

— Tu aimes toujours les poèmes ?

— Oui, répond-il.

— Pourquoi ?

— Tu comprends... ça m'apprend si bien à faire les majuscules...

Mais à la même époque il montrait le livre à une femme, fort peu lettrée, qui prend soin de lui, et il lui expliquait :

— Tu sais ce que c'est qu'un poème ? C'est comme une petite aventure : on raconte tout ce qui vous passe par la tête.

Et comme il regardait une aquarelle de Dufy et qu'on lui demandait s'il la trouvait jolie, il répondit :

— Oui... mais on ne comprend pas très bien ce que c'est... C'est de la poésie.

GABRIEL AUDISIO.

L'AFRIQUE

LE MAROC

LA POESIE CHLEUH

Dans ce numéro consacré à la poésie, il convient peut-être de dire quelques mots de la poésie des Chleuh.

Elle a un nom : *Amarg*, dont le sens est très vaste. *Amarg*, c'est la poésie, les chansons ; c'est l'amour, qui en est le thème fréquent ; c'est le chagrin et le regret qui vont souvent avec l'amour.

« Ainsi nos aïeux du XII^e siècle, qui furent les maîtres de Dante, appelaient-ils amour leur douce langue ; amour, le poësie ; amour, les délicats problèmes de la Gaie-Science ». (Maurras, Préface au « Chemin de Paradis »).

Les Chleuh croient qu'on devient poète, *bab n oumarg*, grâce à l'inspiration qu'on va « boire » en quelque lieu sacré. L'aspirant poète y fait un sacrifice et s'endort. Si son sacrifice est agréé, il boit pendant son sommeil la « science du ventre », c'est-à-dire celle qu'on n'apprend pas dans les livres, la science infuse. Ainsi les Grecs allaient boire l'inspiration

« dessus les rives herbues de la fontaine au cheval ».

Le poète le plus célèbre chez les Chleuh est Sidi Hammou qui vivait dans le Tifnout du Grand-Atlas au début du XIX^e siècle. Il avait bu au tombeau du Moulay Brahim de Kik, au sud de Marrakech. Le chanteur, qui redit ses vers, commence ainsi :

Dieu donne merci à Sidi Hammou,

Le gentil poète, il chantait ainsi.

Ou dit les chants dans les séances qu'on appelle ahouach, à l'occasion d'une fête : mariage, imposition du nom le septième jour après la naissance, visite collective de félicitations. Ou simplement quand les gens d'un village ont envie de s'amuser, passé le temps des labours ou celui des moissons.

Écoutons ce que dit un Baqili d'Ouijjan :

« Nous autres, nous faisons l'âoud, différent de l'ajmak des montagnards, qui comprend beaucoup de chants. Notre âoud comprend surtout des danses montrées par un raïs et répétées ensuite par tout le monde. Les femmes sont à l'écart. Elles entourent l'asaïs (1) comme une bague. On se rassemble à la fin de l'après-midi, à la fraîche « tazdouit ». On allume un feu. On bat du tambourin. Les gens arrivent. Il se forme un rang d'hommes qui, ayant déposé burnous et fusil, ne gardent que la jellaba, le turban et le poignard.

Le raïs module ce qu'on appelle un *tit*, un ou deux vers qui sont répétées ensuite par tous les danseurs. Voilà deux *tit* de chez nous :

*Nous vous faisons fête, étrangers, comme les anges ont fêté
La Nativité du Prophète.*

*Frange du front, tu es posée sur les doux yeux
Comme le brouillard est posé sur le seuil (2) des Aït Ahmed.*

Chez les Goundafa de l'oued Nfis, à Tinmel, les danseurs se font vis-à-vis, un rang d'hommes et un rang de femmes. Autour de ces deux rangs, s'agite un moniteur de la danse et du chant qu'on appelle *siyas*. Ce maître de ballet montre les figures que répète après lui toute la procession, tout en se déplaçant à petits pas presque invisibles. Il marque aussi les temps d'arrêt, car on ne peut danser toute la nuit. Alors commencent les chants par ce *tit*, ce refrain ou plutôt cette attaque que le moniteur module une

(1) La place des jeux.

(2) Il y a toujours un peu de brouillard au-dessus du seuil des vallées, au débouché de la montagne.

première fois et que tout le monde répète ensuite, les danseurs et les assistants. Ils le répètent, ce tit, indéfiniment, en le variant à peine, en manière de fugue, bercés par le rythme et par les mots, et savourant l'allusion que chacun pense à sa guise et qu'il pense être partagée par quelque autre dans l'assemblée.

Ces doublets sont peut-être ce qu'il y a de plus charmant dans la poésie des Chleuh. En voici quelques-uns entendus à Tinmel :

*Au jeu d'ahouach, il n'est mérite ni péché.
Mon père, on n'y fait rien que divertir les cœurs.*

*L'espoir a plus de vigueur que les mules de Syrie.
On n'est jamais fatigué pour aller chez un ami.*

*Un ami, un ami, si on ne le voit pas,
Dites, ce n'est pas un péché de l'envoyer chercher ?*

*Pour Dieu, donnez-nous congé, maître de la fête.
L'étoile du matin se lève et c'est le jour.*

*Dieu partagera les destins
Pour que chacun puisse aller avec ce qu'il aime.*

L'avant-dernier doublet est un chant de fin d'ahouach, à la fin de la nuit, quand le jour va paraître et que la fête va se disperser.

Quant au dernier, il faut les avoir entendus répéter sans se lasser le joli chant consolant en appuyant de toute leur force sur la suite bondissante de syllabes brèves qu'est ce vers qui fait une loi de l'amour.

*Kouian da inna ira addides imoun.
Chacun, qu'avec ce qu'il aime, il aille avec lui.*

Bismillah (1), vers toi, mon canal, je fais de nouveau monter l'eau.

Toi, mon cœur, pour te contenter, c'est des amis que je t'amène.

Bismillah, flambeau dans ma main pour courir la forêt des mots.

Bismillah, c'est le mot que dit le cavalier
Quand, pour monter sur son cheval, il met le pied dans l'étrier.

Bismillah, piste, sur toi, je te lance, mon cheval.

Que Moulai Abdelqader incline vers moi

Le désir de mon ami ; qu'il n'aille pas vers un autre.

Ainsi qu'une source cachée, invisible dans la rigole,

Ainsi est l'amitié de ceux qui sont d'accord.

Les cœurs qui ne sont pas d'accord

Ont beau rester ensemble à en être lassés,

Ils ne font que se tourmenter et seront toujours séparés.

Dieu maudisse comme un Juif un qui n'est pas prêt

A donner pour son ami tout son bien

A exposer son bras, sa tête,

A être brisé par le plomb, pour ce qu'il aime.

L'associé du Cheikh, il n'a pas de fatigue à cultiver son champ.

Pour Dieu, vous autres, mes pieds, si nous sommes associés

Par les veines, par les os, par le sang.

Portez-moi vers mon ami pour voir s'il me pleure aussi.

Vous, chemins du Gharb et de Marrakech (2),

(1) *Bismillah* : Au nom de Dieu, par quoi commencent souvent les chants :
Ab Jove principium, Musae.

(2) Le Gharb : le nord du Maroc.

Cet ami du cœur que vous m'avez pris.
 Si voyager, pour la femme, était convenable.
 A moi, l'outre aux provisions, et en route pour le Gharb.

Si ce n'est pas pour la beauté,
 Cœur, pourquoi peux-tu bien pleurer ?
 La beauté, quand l'œil s'y repaît,
 Surpasse le miel en douceur.

La beauté, c'est ce lac où s'abreuve le cœur.
 Votre regard, beauté, plus fort qu'un coup de sabre,
 A frappé ma tête. On dirait que je ne l'ai plus sur mon corps.
 Le coup porté par la beauté, cruel au cœur qu'elle a frappé.
 Et le soupir de la gazelle est plus cruel.
 Pierre à feu, que ton étincelle.

Ne parlez pas de l'argent. La beauté seule a du prix.
 Même un qui bâtit sur la terre un paradis,
 Sans la vue de la beauté, mieux pour lui la mort.
 Celui à qui tu fis don, Dieu, de la beauté,
 C'est celui-là qui par toi fut favorisé.
 Mais les biens du monde, ils sont chez Moïse et Aaron (1).

Pauvre amour, noyé dans l'eau,
 Les poissons l'ont emporté, dans la source (2) dispersé.

Dieu fit dix parts de la beauté.
 Le savon, le henné, la soie, en voilà trois.
 La charrue, les troupeaux, les ruches, en voilà six.

(1) Mouchi et Aroun, les Juifs.

(2) La source où les femmes vont laver.

Le soleil, quand, sur la hauteur, il apparaît, en voilà sept.
Le croissant, quand il est comme un poignard chrétien, en
voilà huit.

Les livres et les chevaux font aller à dix.
Et le prophète Mohammed, l'Envoyé, à lui tout le reste.

Dieu fit trois parts de la beauté.
Une part fut pour le soleil quand il paraît sur la hauteur.
Une autre part fut pour la lune, à son lever sur la colline.
Mais pour qui la troisième part ?
Pour la petite Raqiya, la reine des jeunes filles.

Un qui a la beauté, qui possède la science et qui monte à che-
val.
Peut se croire au paradis avant de descendre en terre.

La beauté. Dieu la fait connaître. Elle a des signes :
Des yeux ronds comme des grêlons au mois d'avril.
Un col comme une lame au sortir du fourreau.

Il n'est pour moi de plaisir et de désir satisfait
Que si des hommes sont nombreux autour de moi
Avec la bouilloire debout et l'eau qui chante.
Païenne de théière au milieu du plateau,
Les verres comme les tolbas, étudiants de la medersa.
Insensé qui met son espoir, ô mon père, à monter les selles.

Mon pays, je t'ai quitté. Que le méchant se réjouisse.
Qu'on plante aux lieux où je fus la vigne et le basilic
Ou le poivre des chrétiens au feuillage amer.

Pour Dieu, toi qui vas au pays, dis à mon père et à ma mère :
 « Votre fils est mort, il n'a pas percé des trous (1), volé des
 bœufs. »

C'est les yeux noirs, les cheveux traînant jusqu'à terre,
 Qui m'ont tué. Mais la mort ne m'a pas emporté.
 Vous qui m'avez fait passer dans une forêt,
 Je vous ferai passer dans le fourré (2) où est le lion qui tout
 dévore.

La maison où manque la mère,
 Il y fait nuit même si la lampe l'éclaire.
 Le chagrin n'est pas comme le tonnerre
 Que chacun entend.
 Le chagrin, il broie les os de ceux qu'il tient, tout doucement.

Le berger du troupeau, qui pleure quand il meurt ?
 Si ce n'est le petit chevreau pour lequel il eut cent bontés.

Dis-moi celui de qui les pleurs ne font pas de peine à ton
 cœur ?

Est-ce l'écolier qui a oublié tout ce qu'il savait ?
 Ou le marchand qui a perdu tout son argent ?
 Ou, traversé d'une balle, un adolescent ?

Où donc est-il celui qui dit que l'amour ne fait pas souffrir ?
 Je voudrais que le sien fût sur une falaise
 De sable qui tombe en poussière.

(1) Dans les murs, comme les voleurs.

(2) Je vous rendrai la pareille.

Je voudrais que le sien fût en haut d'une côte
 Alors que ses genoux sont mous comme de l'eau ;
 Dans l'aile d'une sauterelle qui fuit la terre
 Ou dans un poisson d'or qui plonge dans la mer.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.
 Le destin est comme la mort
 Et que soit patient celui à qui Dieu envoie
 Un destin qui ne lui plaît pas.

Mes yeux, je vais vous ouvrir,
 Mais faites-moi le serment
 De ne m'apporter nul tourment
 Qui te ferait, mon cœur, mourir.

Une fois j'étais malade, à en mourir, mon ami
 Regardant de sa terrasse, Ijjo, mon frère, m'a dit :
 « Tes membres, comment vont-ils ? As-tu trouvé le repos ? »
 A l'instant mon cœur guérit. Toi, mon foie, aussi.
 Les yeux d'Ijjo sont plus beaux que dix tasses couleur de
 paon.

Les yeux peints d'Ijjo sont plus beaux que les troupeaux,
 Que les champs où coulent les eaux.
 Ijjo toute parfumée de henné, en quel lieu l'as-tu trouvé ?
 Ton père a-t-il acheté un verger dont il t'a donné la clef ?

L'espoir que j'avais en toi, mon ami, était pareil
 A celui qu'on met dans la pluie qui vient du ciel
 Mais j'ai vu que de moi tu n'avais pas souci.

Même à celui qui est beau comme le soleil,
 Il n'est pas mal d'avoir des soins pour son ami.

L'orgueil ne convient à personne et même à cheval sur de l'or.
 J'ai vu le maître du troupeau où ce n'était que des brebis,
 Le pauvre n'ayant plus rien, pas même une cordelette
 Autour de sa tête.

O mon frère, l'orgueilleux, son barrage est démoli.
 J'ai vu le maître du palmier monter aux entailles de l'arbre.
 Il est tombé dans le roncier avant d'arriver jusqu'aux palmes.
 Qu'on voudrait être un oiseau, ou le soleil, ou le vent.
 Pour aller voir aux pays du Levant si les dattes sont mûres.
 Le monde passe. Un qui dit non, qu'il aille donc au cimetière
 Voir au-dessus des tombeaux tous ceux qu'a mangés la terre.

C'est la joie des éperons et celle des tresses
 Et un peu des yeux noircis
 Qui font envoler du cœur les soucis.

Femmes, le généreux, c'est lui qu'il faut pleurer
 Quand il descend sous terre
 Mais le chien, s'il meurt, à pleurer sur lui, qu'il n'ait que sa
 mère.

Le généreux, sa bonté paraît à des signes.
 En tout lieu qu'on le rencontre, il vous donne le salut.
 Mais voyez le mauvais grain, il ne vous dit jamais rien.
 Le chien, je ne compte pas qu'il me donne de son bien
 Son bien, je n'en ai pas besoin.
 Le chien vous fabrique une clef de fer
 Qu'il suspend par une corde à son col
 Et qu'il fait voir à son cœur.
 Vous dire la bienvenue, il ne sait pas, Monseigneur.

Un qui cherche refuge auprès d'un noble sang, il est content.
 Après d'un mauvais sang on est dans le tourment.

Citerne, de ton eau pourquoi être économe ?
 Dieu donnera la pluie et tu seras remplie.
 Le nigaud meurt de soif à côté du ruisseau
 Croit-il le dessécher s'il y mettait la bouche ?

Les femmes, pour celle de vous qui voudra nous faire un
 you-you,
 Je demande à Dieu dans son paradis cinq petits enfants :
 Deux tolbas lisant les livres savants,
 Un laboureur, un marchand et un savetier,
 Faisant des sandales brodées
 Pour les pieds de celle qui a les yeux noircis.

Homme, fais pénitence à Dieu
 Tu n'es rien que dans un âzib (1)
 Fais la prière afin qu'Iblis
 Ne trouve pas ce qu'il désire.

Prends garde. A la prière, il n'y a pas d'excuse.
 On a beau vendre ses champs, sa maison et tous ses biens,
 Ils n'auront pas pour Dieu le prix d'une prière.
 L'aire à battre est dans le ciel, le champ est sur la terre,
 Ce que fauchent les ouvriers monte au ciel, pour être vanne.

Par Dieu, verre de cristal, quand tu es rempli de thé
 Et versé par un ami, tu n'as pas de prix.

(1) Azib : lieu où on mène les troupeaux au paturage d'été, c'est à dire une
 demeure de passage, provisoire.

Le pauvre chasseur ne fait que pleurer.
Il voudrait chasser les petits mouflons.
Pourquoi quitter, lune, les cieux,
Et vous, plumes d'autruche, les fronts,
Bois parfumé, les pavillons,
Toi, verre de thé, la beauté ?
Et toi, poulain, le cavalier ?
En résumé, le convoiteux ne sera jamais satisfait.
Il a beau bâtir une zaouïa, élever cent tours,
Cent esclaves, cent négresses ou cent poulains gris,
Ou dans le Haouz (1) cent mille brebis,
Dès qu'il voit un nouveau cheval, il tourne autour.
Le convoiteux, en haut d'un col, court vers un autre,
Alors qu'il bat dans l'aire, il achète du grain,
Le convoiteux, fût-il un roi, n'est jamais satisfait de rien.

L. JUSTINARD.

(1) La plaine de Marrakech.

J. BORELY.

STANCES

Si je n'avais passé le temps de ma jeunesse
Insoucieusement, emportant à mes doigts,
Comme un trophée offert à Vénus la déesse.
Et la rose, et l'œillet, et le myrte des bois,

J'eusse pu, tel un autre, élever ma fortune,
Accumuler des biens, pourvoir au lendemain,
Et tous tracas bannis de misère importune.
Jouir de cette vie, une coupe à la main.

Mais, mes jours ont coulé comme une onde naïve,
Qui, courant sous les fleurs, se croit riche soudain
Dans son cristal miré, de tout l'or de sa rive,
Et se retrouve pauvre au sortir du jardin.

Henri BOSCO.

ODES

I

Ils sont morts dans le sud mes pères
les barcassiers et les pirates.
Quel âpre cimetière abrite
leurs dures têtes ?

Se dresse-t-il dans les Egates
ou sur les îles Eoliennes
le cyprès qui couvre ces tombes
inconsolables ?

Vieilles gens, que travaille encore
le sel des mers au vent d'Afrique,
sont-ce vos sourdes mélopées
qui me tourmentent ?

Qu'attendez-vous, pêcheurs d'éponge,
vieux loups séchés dans les salines ?
Croyez-vous qu'indigne je puisse
chanter vos Ombres ?

En vain mon impuissance appelle
les maîtres-mots de la tendresse.
Je n'étends sur vos rudes tombes
qu'une main tiède.

Et cependant un sang tenace
noircit ces veines déjà sombres
et quand s'attroupent les tempêtes
au fond des syrtes.

*

**

J'entends en moi le cri sauvage
des matelots de Lampédouse
qui hissent leurs barques de chêne
avant l'orage.

II

Flamme d'hiver, Mère des hommes.
profondes vos béatitudes...
La Terre monte dans les Signes
d'ombre et de neige.

La bise souffle et tu t'appuies
contre la porte de ton âme.
Sur toute l'étendue des tombes
immémorables

que d'Ombres qui s'évanouissent
tandis que le Vieillard écoute
le grand rassemblement d'automne
qui se disperse.

Vieil Hiver, Aquilon vorace,
ah ! qu'as-tu fait de nos tendresses ?
Sous quelle étoile de décembre
verrons-nous l'Ange ?

J'ai soufflé dans le cor des neiges
mes désespoirs et mes prières.
Le Génie du Vent a-t-il prise
sur nos orages ?

**

Solitude devant la flamme,
mon Sang, quelle mélancolie !
L'Esprit qui hante les ténèbres
peut-il entendre

dans toute l'étendue du monde
cette oraison d'une seule âme ?
O Christ campé dans les étoiles
brise la porte !

Ecoute-moi la tête basse
les morts jamais ne t'abandonnent
si pieusement tu allumes
les lampes d'âme.

Ce sont de petites veilleuses
où brûlent dans les sanctuaires
tous les cœurs fidèles qu'une Ombre
hante et console.

Porte ton cœur parmi ces lampes.
fais oraison, brûle ta plainte.
et remets ton obole à l'Ange
pour les ténèbres.

*

**

Madeline FONTENILLES.

SOLITUDE

J'avance, seule, nul ne peut me tendre la main. J'avance.

Pas une épaule où j'aie pu calmer ma peine.

D'aussi loin que je me souviens ma douleur sauvage a été mon unique bien.

Seule.

Plus seule encore ce soir où ma douleur est plus grande,

Plus seule dans le désert immense de ma douleur,

Plus seule pendant que tu dors, toi, mon compagnon, à mes côtés.

Tu es plongé dans un sommeil profond contre mon flanc qui veille.

Je m'éloigne doucement car aucun réconfort ne peut me venir de ta chaleur fraternelle.

Je ne puis ni apaiser ni bercer ma détresse au rythme étranger de ton souffle.

Ma douleur est là, elle attendait ce moment de silence, elle attendait que ta lampe s'éteigne.

Maintenant elle est venue.

Elle pénètre mon corps immobile, attentif à ne pas tressaillir.

Elle va se nourrir de tous les bruits de la nuit.

Oh ! comme elle la connaît cette cloche qui sonne !...

Je serrerais les dents et je vaincrais mon cri,
De crainte de t'éveiller et qu'il ne m'arrive de toi
Une de ces paroles qui viennent de si loin,
Et qu'à leur lenteur à me parvenir, je ne connaisse l'es-
pace qui me sépare de toi...

J'irai seule, les yeux grands ouverts au plus profond de
la nuit.

Et une à une toutes mes blessures s'ouvriront,
Et toutes mes plaies saigneront.

Puis l'aube viendra et je fermerai mes paupières sur
l'épouvante de mes yeux qui craignent le jour.

Et toi, compagnon, toi qui m'aimes autant qu'on peut
aimer sur la terre,

Tu te pencheras sur moi et tu me diras : « Comme tu
as bien dormi ».

PRIERE

Mon Dieu, il faut que j'apprenne à vous dire merci,
Moi qui, jusqu'à présent, n'ai su que courber la tête
Et n'ai connu que la patience sous vos coups.

Mon Dieu, il faut que j'apprenne à vous dire merci,
Pour m'avoir faite ce que je suis, si faible, si séparée,
si incertaine,

Pour m'avoir retiré votre main dans la forêt inextricable
Et ne m'avoir pas pardonné le moindre de mes faux pas.

Mon Dieu, il faut que j'apprenne à vous dire merci,
Pour m'avoir refusé cet œil unique qui permet à tant
de vos créatures de suivre la route étroite avec certitude et
de ne connaître, de tous les chemins que vous avez tracés,
que cette voie lisse et droite qui mène à vous,

Pour m'avoir découvert, à moi la plus trébuchante, tous
vos détours et tous vos méandres

Montré vos plaines et vos sources

Et tous les gouffres

Pour m'avoir livré toutes vos richesses interdites

Sans me donner la force de résister à leur appel,

Et pour m'avoir punie d'y avoir goûté et encore punie
et encore punie,

Pour avoir fait trembler ma chair sous l'épouvante des
plus affreux tourments

Et fait saigner mon cœur,

Pour avoir endeuillé tous mes printemps

Et m'avoir roulée dans toutes vos tempêtes,

Moi que vous avez faite sensible au moindre vent,

Et ne m'avoir permis de haleter un peu que pour me faire souffrir plus encore.

Mon Dieu

Il faut que j'apprenne déjà à vous dire merci,
Pour l'instant tardif où mes yeux que vous avez brûlés
dès l'aube et rendus incapables de contempler votre lumière,
Se seront fermés à la pâle clarté de la terre
Et ouverts sur l'immensurable nuit.

Quand, quelles que soient les affres acérées que vous réserveriez à mon agonie,

Mon Dieu,

Je le sais,

Vous ne m'aurez pas encore pardonné de m'avoir faite
ce que je suis,

Quand vous m'aurez condamnée,

Quand vous m'aurez damnée,

Et que dans l'horreur de vos flammes, éternellement res-
suscitée,

Mon Dieu,

Vous me torturerez encore,

Faites, faites que je ne désespère pas de vous,

Que de mon cœur monte toujours une action de grâce,

Et que, ma passion soulevant le juste poids de votre
main terrible,

Je respire

Et je connaisse enfin votre miséricorde.

Gabriel GERMAIN.

CHANT SUR LE PORCHE DE LA NUIT

I

Ouvre les Portes Scellées, Ange de la Nuit spirituelle,
O souffle taciturne qui m'a suivi tout autour du rempart !

*
**

Me voici de nouveau. Je suis parti avant l'aurore, chassé
du sommeil et de la terre.

Sais-tu les nuits sèches, où l'on veut sortir de son être,
comme d'une couche ou d'une tombe ?

Sais-tu combien j'en ai comptées, toutes mornes et closes,
et dont l'aube emportait mon épave ?

Me voici, me voici, chassé du sommeil, et de la terre, et
de l'esprit.

*
**

Je suis étranger au pays des hommes et jusqu'au grain
de leur sol,

Jusqu'à l'herbe, qui est pourtant la pleine joie et la pure
saveur.

J'attends la saison calcinée, la mort des chaumes, les
monts incandescents,

Quand de l'Aragon jusqu'au Souss je puis palper les
vertèbres du globe

— Et la lune d'août, dévorante, sur les pâturages de pierres.

Je vais parmi les soucis des hommes comme je marche sur les sables.

J'entre, muet, dans les touffes des foules, plus seul que dans les bois des monts.

Quand je traverse le tissu des regards, je ne sais pas si je le brise.

Peut-être ai-je perdu mon corps et suis-je seul à ne pas le savoir ?

Si je regarde le cœur des maisons serrer les enfants près des lampes,

Je ne vois rien autour de leurs têtes, qui soit une âme pour mon âme.

Voici que la beauté n'est plus qu'une ombre de montagne.
Les ailes de la musique s'éteignent dans mes abîmes.
Les couleurs s'effeuillent des lignes et roulent dans les solitudes.

Je suis comme le mort, s'il revient: je connais, j'entends,
J'effleure les rues familières et les faces aimées ;
Mais rien que je puisse emporter ou qui éveille mon désir.

*
**

Ouvre les Portes Scellées, Ange de la Nuit spirituelle !
Ne tarde plus ! J'ai le droit d'entrer. T'ai-je bien dit que je suis mort ?

L'ÉPIQUE DE LA NUIT II

Ouvriras-tu, Ombre plus invisible que le vent de la Nuit?

Je sors de la captivité ; j'exige mon royaume,
Celui que je possédais, tout enfant, les mains tendues,
Et les yeux large ouverts sur les campagnes impalpables.

Je me roulais sur les plages de fleurs, immortelles et mouvantes,

Et le parfum de chacune vibrait comme les étoiles de l'hiver.

Je jouais avec l'écume des nuages, qui n'a pas d'amertume,
Et que les vols de la lumière font resplendir au feu de leur pensée.

J'étais là, comme le fou dans ses trésors ou le sage dans sa joie,

Possédé d'une connaissance muette et l'âme pleine de rassasiement.

C'était la demeure de mon âme, l'aliment de ma vie.

Je n'ai pas convoité les fruits sans joie des vergers humains.

Dont les sucs endorment le regard et rongent la parole.

Des meurtrières de l'exil, j'écoutais, à l'entrée des ténèbres,
Isolé, au-dessus de la ville, dans l'atmosphère de mon âme,
Comme dans la nacelle bien close d'une autre planète lancée.

Rien n'entrait là, ni frôlement de pluie, ni bruissement des rues,

Ni les mornes hennissements des trains d'ombre et de vanité ;

Rien, seulement la nuit de brouillard et de lueurs, celle des hommes.

Et pourtant, parce qu'elle touchait à la vraie Nuit, de là-bas

Une angoisse et un délice passaient jusque dans mon souffle.

*
**

O Gardien, voici que les portes ont frémi et que ton front s'est incliné.

Déjà l'approche du mystère est un vent de sel et d'écume.

Déjà le cœur étouffé se réchauffe et se met à bruire.

Sais-je — si tu m'ouvrais l'Océan — jusqu'où s'élargiraient les voiles de mon être ?

La Nuit, c'est le cœur de l'esprit, ainsi que le centre de l'œil.

Et comme le jaillissement de la vision fleurit de ce point d'ombre,

Le flot de la connaissance pure sourd de l'abîme sans forme.

Michel LEVANTI.

AU SOIR DE LA VIE

Les vieux guettent la mort au coin des cheminées
Ils chauffent leur oubli, quand leurs gestes défunts
S'ébauchent en gerçant les peaux parcheminées.
Chaque aube et chaque soir redoutés comme fin
Ce sont leurs jeunes yeux qui toujours les regardent.
Pas un mot sans ombre où chercher se rafraîchir
Rien qui n'ait écho dans les secrets qu'ils gardent.
Toujours dans le passé sans jamais réfléchir
C'est le destin des vieux qui ne sont plus personne
En attendant au coin du feu de mourir des enfants.

LA MAIN

à Max Jacob

La main de religion que j'implore
C'est celle-là qui caresse l'énigme
Et la crispe à regret dans mes prières.
Ce n'est pas la main pour donner ou prendre :
Elle entoure un miracle dont elle est
Et elle se laisse deviner.
Mais c'est assez qu'elle existe en secret
C'est un sceau — et je ne le connais pas.

AINSI JE VAIS

Je cherche la cadence
Des mouvements inaperçus
Cette musique de la danse
Et qu'on n'entendrait plus.

Je vais marcher au pas
De ces muscles habitués
Jusqu'à ce qu'enfin je sois las
De me laisser tuer.

J'ai traversé la rue
En lâchant la main de ma mère
On a jeté de la poussière
Sur ma peau d'enfant nue.

Pour un peu de beauté
Que l'on s'en va chercher tout seul
Si l'on risque de traverser
On vous clôt tous les seuils.

A. METERIE.

POEME DU ROSSIGNOL

*Pour MILOSZ
humblement
(En mémoire, 1913)*

Malgré ce temps interminable — ô courte vie,
cette attente éternelle au bord des eaux d'Ennui,
cette patrie obscure et sans fin poursuivie,
et ce désert peuplé d'un rêve aux yeux de nuit,

bien que tu sois toujours ce monstre d'innocence
à qui firent les dieux ce sort intemporel,
ô Cœur dépossédé de tout sauf de l'Absence,
remonte de l'abîme en ton ciel naturel !

Bien que tu sois ce fol que rien ne désaltère,
cet affamé d'un miel qui n'est pas d'ici-bas,
ce somnambule inapte aux choses de la terre,
peu fait pour ses plaisirs, peu fait pour ses combats,

ô rossignol barbu, vieux poète, pauvre homme,
ta musique ou ta plainte ont cessé : vois le Jour !
Ces temps mortels, noyés d'amertume et de somme,
que t'en arrache enfin cette Aube ivre d'amour !

Et qu'importe un destin que je suis seul à croire,
seul à pleurer, seul à bénir — ô jours perdus !
La rumeur des matins chante dans ma mémoire,
tous les printemps passés, ils vont m'être rendus !

Voici dans le brouillard chanter la digitale,
la neige est fiancée au blond soleil de mai ;
la cloche parle au vent dans la forêt natale,
les anges du Bonheur rient au lac bien-aimé.

Et moi, je me souviens sous l'azur implacable
de ce ciel étranger où baigne tout l'exil,
je me souviens, comme d'un conte inexplicable,
d'une enfance enchantée aux jardins de grésil.

Je pense à trop de Morts, plus vivants que la terre,
et dont j'égrènerai les doux noms un par un,
comme on effeuille, au pied du cyprès solitaire,
le chapelet sans fin des songes, noir parfum.

Je me souviens, de tout, ô Jeunesse, ô voyages,
toits d'un jour, ô maisons d'ailleurs et de jadis,
chemins de paradis tout fleuris de nuages,
sentier là-bas, sentier de lilas où mon fils...

Je revois tout... O temps retrouvé, que m'importe
ces peines d'aujourd'hui, ces choses et ces gens,
ces jours mornes, ces voix, et les pas à ma porte
de la vieille Tristesse aux chagrins exigeants !

Trésor caché ! Temps retrouvé, bouquet d'étoiles,
gerbe aux chastes secrets de jeunesse et de feu,
ombres de mes amours qui défaites vos voiles,
pour dans votre sourire embaumer notre adieu,

le cœur du rossignol vaut mieux que sa romance,
et c'est quand il s'est tu qu'on sait qu'il a chanté :
— pareil à l'oiseau mort qui s'allonge en silence
sur la carte du Ciel dont son vol fut hanté,

je pose mes deux mains vides, ô Nuit immense,
sur le sombre Pays de la Félicité.

O mémoire ! O fidélité !
Le Matin des âmes commença...

L'ALGERIE

Du sentiment poétique en Algérie

Quand la prosodie classique régnait sans partage, était réputé poète tout écrivain s'exprimant en vers, c'est-à-dire observant des règles rigoureusement acceptées. La chose était commode.

Mais les raisons profondes qui commandèrent la très savante organisation du mètre et de la rime ayant peu à peu cessé d'être identifiées, les formes établies apparurent comme un pur formalisme et leur respect comme une superstition. C'est pourquoi il est devenu si difficile de s'entendre sur l'acception et le contenu du mot Poésie ; l'essentiel échappe aux définitions.

Invoquer une soi-disant décadence ou de prétendus progrès n'offre guère de sens. Le procès pour la forme recouvre quelque chose d'autrement sérieux et de bien plus naturel.

A intervalles, selon un rythme analogue aux grandes mutations sociales, le génie poétique d'un peuple absorbe les éléments qu'il n'avait pas encore utilisés ; il les assimile, se les incorpore, les fixe pour un temps relativement durable qu'on appelle période d'état, ou grande époque. Et puis, tout recommence, l'histoire de l'homme n'étant pas de tout repos.

Actuellement, en pleine phase d'instabilité, l'on doit se garder des apparences, et quelles frontières partageront sans injustice le vers régulier, le vers blanc, le vers libre, le poème en prose, la prose poétique. Tout sert.

L'examen se complique en Algérie du bouillonnement d'un « terrain de mélange ».

Qu'est-ce qui est algérien ?

Qu'on pose la question à une vingtaine de personnes et il en faut au moins autant pour confronter les origines, les religions, les aptitudes, les habitudes de vivre sédentaires ou saisonnières, on sera troublé par la diversité des climats sensibles qui tout au moins virtuellement influencent l'expression poétique.

Et encore faut-il compter les passions politiques, bien que nombre d'intellectuels et d'artistes cherchent à se libérer de leur pression et à maintenir à l'écart l'enquête des idées et des formes.

C'est un des sujets de *Poésie d'abord*, la belle, parfois déchirante étude d'Armand Guibert qui ne dissimule pas qu'en l'occurrence, toute conclusion entraîne des contradictions.

Une telle libération est-elle possible ? Surtout, est-elle souhaitable ? Ne tendrait-elle pas à faire de la Poésie un système clos incompatible avec « la fonction du vrai poète qui est de s'affirmer, et, ce faisant, d'affirmer le monde ». — Un système menacé d'inanition ?

Ne suffirait-il pas que l'on cessât de croire à la vérité objective des opinions politiques, quelles qu'elles soient, et de chicaner sur leur seule valeur morale ? Que les partis soient pleins de suggestion fautive, de mensonges patents, de ruses sordides, c'est exact sans doute, mais exact d'un seul point de vue. Par ailleurs, que de ressources d'énergie !

Au surplus, quelles impuretés ne s'assainissent pas dans le courant salutaire de l'art et du lyrisme ?

Une particularité algérienne à ne pas négliger concerne la disproportion inconnue dans la Métropole entre hommes instruits et illettrés.

Sous le gouvernement de Poésie, « l'indigène en haillons » — que le suffrage universel ignore — n'est pas seulement un hémistiche. C'est par la littérature seule, romanesque ou poétique qu'il est représenté et qu'il le

restera tant qu'il s'obstinera dans cette conviction, à laquelle il n'est pas prêt à renoncer que :

« La maison de l'Arabe et l'épouse sans faute ont la même pudeur... » (1).

Mais à vouloir trop déterminer les quantités et les qualités qui entrent dans la composition de la société algérienne, on risquerait de systématiser une situation gonflée de possibilités, grâce justement au vague et à l'imprécision où elle baigne encore. La bigarrure, le nombre algérien, l'X chargé de coefficients passés et futurs intègre dans la somme que représente l'Afrique du Nord, ont été suffisamment indiqués, d'une langue tout ensemble incisive et somptueuse, par Gabriel Audisio dans l'œuvre intitulée *Jeunesse de la Méditerranée*.

Encore que Gabriel Audisio « ne donne pas sa manière de voir les choses pour une méthode », cette manière a entraîné déjà des adhésions. Elle est à consulter dans bien des cas de conscience. Elle n'est pas nouvelle ; loin de là ; et la considérer comme telle serait mal la comprendre puisque c'est d'un retour à une tradition authentique, persistante dans les faits, qu'elle tire sa vertu persuasive.

Indépendamment de la polémique soutenue, elle impose la certitude que l'expression littéraire est autre chose, en réalité, que symbole extérieur ou jeu de dilettantes.

Au surplus Gabriel Audisio est bien plus poète que théoricien. Un poète rare, un créateur de rythmes, d'images et de timbres, d'une diction absolument musicale. Alliage impondérable, la matière de ses vers offre une transparence et une irisation qui la mettent tout à fait à part.

Il va de soi qu'on ne peut isoler que théoriquement et en laissant de côté la compétition des talents, les éléments concourant à l'expression poétique d'une société. Les noms que je citerai, en manière d'en-têtes et pour

(1) Maurice Heine, *L'Islam sous la cendre, recueil de sonnets*. Paris 1918.

personnifier les choses en représentant beaucoup d'autres. Et ce serait un véritable abus que d'attribuer une succession de temps à des valeurs permanentes. Tout au plus voit-on les dosages changer au gré des circonstances.

Ainsi l'orientalisme, ou ce qu'il est convenu d'appeler ainsi, garde toutes ses capacités, bien qu'il attire apparemment moins nos jeunes auteurs que durant la période gravitant autour de la figure d'Isabelle Eberhardt.

Isabelle Eberhardt ressentit profondément le décor et pressentit étroitement l'âme de l'Islam. Elle ne composa pas de vers ; mais outre les modèles descriptifs, ses textes contiennent la fuite intérieure, le goût d'indépendance et de vie ancienne qui caractérisent les tendances des poètes orientalistes.

Avec elle, rappelons le charmant Edmond Fazy, berrichon, d'un raffinement de culture à la des Esseintes, avec plus d'amitié et dont l'orientalisme, la turquerie furent très intellectualisés. « C'est dans ses poèmes, surtout dans ceux qu'il composa à El Biar vers 1902, qu'il faudrait chercher le meilleur d'Edmond Fazy ». (1)

Rappelons Victor Barrucand, poitevin, qui associa ses deux inclinations majeures, la Poésie et l'Algérie, dans le titre de ce recueil de vers, où le mûrissement de la pensée et la sérénité d'harmonie demeurent inaltérables : *D'un Pays plus beau*.

Rappelons Gaston de Vulpillières, à demi-slave et bon arabisant qui vécut en ascète, durant vingt ans, sauf le temps de guerre, au centre d'un des plus beaux panoramas du Sud. Sa cellule de moine, une pièce unique en tout rangée avec un ordre émouvant, reposait sur une plateforme ossifiée comme un coin de Lambèse, car il collectionnait les antiquités romaines, ramassées pièce à pièce dans les sables.

Il exprima en prose et en vers un peu désunis les aspirations de son esprit mélancolique, sans lourdeur et resté tendre et crédule.

Dans la gorge d'El-Kantara un après-midi de mai, illuminé de lau-

(1) Cf. Pierre Quillard dans le *Mercure de France*, 16 novembre 1910.

riers-roses, il nous dit, à mon mari et à moi, en frissonnant comme à l'évocation d'une ombre malfaisante : — C'est le froid qui est le plus dur à supporter. » L'hiver suivant, il succombait à une congestion pulmonaire.

En 1910, Fazy s'était éteint loin de l'Algérie et de la Turquie qu'il avait aimées, le cœur soudain arrêté, un cœur dont ses intimes ont su qu'il se ravageait de nostalgie.

Et Isabelle Eberhardt, la catastrophe d'Aïn-Sefra ! Il y a trente-trois ans : le temps qu'une génération s'écoule...

Ce n'est pas que l'Islam soit mortel. S'il l'était, comment tant et tant de pauvres en vivraient-ils, n'ayant vraiment que cela pour vivre ? Mais ceux qui ne sont pas nés musulmans ne se rendent jamais assez simplement à l'acquiescement de l'Islam. Ils manquent d'abandon. Nous autres Européens, nous ne savons pas nous abandonner sans engager notre santé.

L'Islam est une voie droite, unie ; elle demande un souffle égal, non pas le goût du pittoresque, ni de l'éclat, encore moins celui de l'individualisme. On s'y trompe ; on s'égare aux traverses.

Dans le même temps, à peu près, en fonction symétrique si l'on veut, et en réaction contre un orientalisme assez mal déterminé, le thème de la latinité, d'une latinité altérée et systématisée en mode romain, fut non pas introduit, car la chose vient de loin, mais en quelque sorte codifié par Louis Bertrand qui par ailleurs donna d'excellentes descriptions de la rue et de la route algériennes.

Phénomène de compensation, cette offensive latine, sans doute, et aussi suite de vieilles rencontres. L'Algérie est une terre de parcours.

Si disposé qu'on soit d'accueillir largement le facteur poétique sous une forme ou une autre, il reste difficile d'admettre Louis Bertrand au nombre des poètes. Pourtant, ce serait du parti-pris que de passer sous silence l'action de sa profession de foi extrémiste sur la poésie algérienne.

Sa matière prosaïque, scolaire, inspira nos meilleurs versificateurs. Au point qu'on pourrait presque établir une relation de cause à effet entre la

carrure de la cadence, le brio verbal et l'idée d'Empire. Ce qui prouverait une fois de plus la correspondance des formes, des rythmes et des rapports sociaux.

Toutefois, il n'y a pas d'absolu. De nombreux intimistes usent du mètre classique pour exprimer de délicates préoccupations d'âme et de sentiments. Œuvres touchantes, hantées par le souvenir des provinces françaises faiblement ouvertes à l'Islam et à Rome et parfois curieusement indifférentes au paysage algérien. La forme, pleine de réminiscence, s'associe ici à une fidélité qui s'oppose à l'irréversible loi de changement.

La Méditerranée, personne ne l'a inventée. Elle a de multiples aspects qui portent aux batailles de l'esprit — et, en disant cela, je n'oublie pas que les faits de l'esprit traînent leur ombre sur la terre matérielle — mais son nom conserve la propriété qui lui est particulière d'évoquer les temps les plus heureux de la cordialité et de l'élégance sociales.

Le pittoresque, le mouvement spécifiquement méditerranéens — ou reçu comme tel — les allures du petit peuple, l'anecdote picaresque sur fond de mer ou de ruelle, les profils de danse, les chants de guitare ont donc hanté de tout temps la poésie algérienne, autant que les scènes de la vie musulmane, la flûte de roseau et les souvenirs historiques.

Jean Pomier, Albert Tustes, grands techniciens et grands producteurs, qui disposent d'une forte palette et d'un verbe irréprochable, le premier avec des moyens rythmiques très étendus et assouplis, le second avec plus d'intransigeance formelle, ont assurément traité la totalité des motifs poétiques.

Cependant la Méditerranée n'est pas que joie de vivre. On sait mieux, et peut-être le saurons-nous de mieux en mieux, l'arrière-fond triste de ses vieilles races riveraines, leur indolence désillusionnée, et ce désenchantement aussi bien napolitain que languedocien ou andalou qui rend également légers, tour à tour, soit le repliement, soit l'action désespérée.

A une époque où l'on ne s'en inquiétait guère, ces dessous furent saisis dans une œuvre singulière, de grande beauté, *Christobal le Poète* de John-

Antoine Nau qui avant la guerre séjourna à Alger où il fit, comme on dit, les « chiens écrasés » pour le compte d'un quotidien. Ensuite, il s'installa en Corse, puis en Bretagne où il mourut. Nulle formule éclatante, nul convenu, aucun exotisme ; mais des décors souffreteux, terrains vagues, jardins étiolés : des effets pauvres, insolites alors. Rien de plus algérien pourtant que ce roman qui échappe aux rapprochements locaux, qui s'apparente plutôt à la littérature russe ou anglaise et qui est un chef-d'œuvre. Les poèmes de Nau sont de même ton. Dans une pièce intitulée *Belcourt* (1), il voit Alger « blafarde et beige » ; il rejette l'illustration voluptueuse ou guerrière et le cortège des vieux siècles ; et il pense « *que tout cela n'est vrai que sur les images* ».

On doit reconnaître en John-Antoine Nau le précurseur génial et solitaire d'aspirations et de compréhensions qui commencent à se faire jour.

Il s'en faut pourtant que la poétique algérienne soit nettement localisée. Et comment opérer un classement véridique entre les auteurs mêlés au va-et-vient des influences européennes qui se sont inspirés de l'Algérie sans y être nés — Montherlant, Jean Grenier, par exemple — et ceux qui en sont originaires, mais qui l'ont quittée et qui participent du courant parisien, donc mondial ?

Voici le modeste et grand Sadia Lévy, oranais d'une culture et d'un esprit universels, poète parfait et de cette classe princière qui s'enferme en une tour d'ivoire pour mieux comprendre l'humanité belle, douloureuse, voluptueuse et passagère.

Voici Rose Celli, de sang corse, née à Philippeville, résidant à Paris. Sa sensibilité est l'une des plus vraies, son talent, l'un des plus originaux de notre époque, et ses proses sont pures effusions poétiques. François Bonjean a vu en elle un des rares écrivains français comparables à Rainer-Maria Rilke, cependant que l'élégie amoureuse intitulée *Ombre*, où « la douleur dédaignée ne s'allège point par la souffrance » (2) rappelle étran-

(1) John-Antoine Nau, *En suivant les Goëlands*, poèmes. Crès, 1914.

(2) *My danho sym compasyon. Com dolor nunca se mengua.* Duarte de Brito, trad. Boret.

gement les chants funèbres provençaux, les Cancioneros castillans ou les Sandades portugais des XV^e et XVI^e siècles.

Arnould-Grémilly, également né à Philippeville, vieux celte réfractaire, éloquent, dont la virtuosité inspirée rappelle que des races sagaces et fortes revigorèrent la pensée romaine appauvrie.

Et ce doux oublié, Henri Halden, de vieille noblesse alsacienne, formé au lycée d'Alger et qui mourut adolescent à Saint-Germain-en-Laye, laissant quelques poèmes d'un courage tout ensemble ironique, fervent et désabusé et de la plus élégante diction.

Une ère poétique différenciée débute-t-elle en Algérie ? Il est permis de le croire.

Si nos jeunes poètes cherchaient à se distinguer de leurs aînés seulement par le modernisme extérieur, par un refus assez fier des procédés d'imitation et de la solennité académique, le fait ne tiendrait guère au fond des choses.

Le débat offre plus d'importance. A une poétique fixée en de nombreuses œuvres très bien faites, colorées, imagées, mais, sauf exceptions, conçue en mode colonial et c'est là son trait distinctif, son trait limitatif, même quand les auteurs obéissent à leur insu à cette conception — nos jeunes poètes tendent à bien plus simple, à une littérature indépendante du vasselage administratif, indifférente aux hiérarchies sociales, à la prospérité matérielle, aux questions de race et de religion.

Individualistes comme il est naturel de l'être quand on est jeune et quand on est poète, ils aspirent de surcroît, admettons que ce soit encore confusément et sans méthode, à retrouver la communauté de conscience du Midi de l'Europe durant les siècles antéclassiques, à exprimer sobrement la sociabilité propre aux Etats méditerranéens, en ce lieu où le vieil Orient et le non moins vieil Occident se joignent, également savants, et qui pourraient être également florissants. Les colonnes d'Hercule ont peut-être d'autres symboles. Elles ont sûrement celui-là.

Les matériaux poétiques, où, si l'on préfère, les ressources territoriales restant les mêmes, nos jeunes auteurs ambitionnent de les reprendre intimement, de façon délicate, réfléchie, mais fraternelle, et non plus comme de brillants ou d'étonnants spectacles.

A cet idéal d'une fédération intellectuelle caractérisée par l'absence de système, coopèrent des talents personnels, tranchés. Edmond Brua, frère de Rose Celli, comme elle secrètement influencé par une subtile musique et pour qui les souvenirs d'enfance sont la patrie de l'imagination. Avec un naturel admirable, ses deux recueils de vers actuellement publiés, *Faubourg de l'Espérance* et *Le Cœur à l'école*, traduisent les fêtes ingénues de la mélancolie. Paradoxalement Edmond Brua possède aussi le sens très rare du fabliau comique. Max Pol Fouchet tire d'une lyre printanière une poésie artistique qui semble sortir aussi spontanément que celle de Charles d'Orléans de la poésie populaire. Et le gracieux Fréminville et tant d'autres qui apportent les premiers brins d'herbes d'une moisson d'avenir.

Si les recherches de formes inédites poursuivies un peu partout — qu'on les déplore ou qu'on les exalte, on doit le reconnaître — avaient besoin d'un précédent historique qui les justifât, on le découvrirait dans le prodigieux mécanisme poétique des troubadours, et dans leur fonction précise, laquelle était de trouver, d'inventer des raffinements rythmiques, des entrelacements d'assonances, et de saisir les nuances de plus en plus fines de l'aperception. Etouffé par l'autocratie classique, ce merveilleux système qui créa les langues de Ronsard, de Calderon, de Pétrarque, tend à revivre. N'est-ce pas chose encourageante pour les poètes méditerranéens ?

A la formule baptismale des Muses *Je ferme avec mystère*, ne peut-on ajouter *J'ouvre avec mystère* ?

LUCIENNE BARRUCAND.

Edmond BRUA.

LE MUR

La ville a pu changer. Peut-être est-elle morte
ou n'a-t-elle pas existé.
Peut-être n'est-il rien derrière cette porte
que le rêve d'un soir d'été.

Une porte très basse, une seule ouverture
dans un mur qui n'a pas de fin.
Un secret pour tourner la clef dans la serrure
et pour entrer dans le jardin.

Peut-être était-ce un rêve ou le rêve d'un rêve,
cette recherche et ce détour,
ces glycines du mur, ce vent qui les soulève
et ce grand mystère d'amour.

Mais toi, lune d'été, qui sais tous mes manèges
et qui dénombre tous mes pas,
inonde mon chemin des plus bleus sortilèges
pour que je ne m'éveille pas.

Car si ce n'est qu'un rêve il est mon aventure,
mon seul voyage sous le ciel
et comme un somnambule au bord d'une toiture
je côtoie un danger mortel.



La ville, tous les soirs, se couvrait de lumières
qu'un homme allumait en courant.
Celles des bas quartiers scintillaient les premières,
tous les soirs, chacune à son rang.

La maison de l'enfance était sur la montagne
mais ses décombres sont en moi.
Ce n'est pas là, lune d'été, que m'accompagne
ta clarté du milieu du mois.

J'aimais que la maison restât longtemps dans l'ombre,
grand cœur à son mal endormi,
tandis qu'au creux du val où palpait le nombre,
chaque feu m'était un ami.

Je savais que bientôt serait dans notre zone
l'homme qui court comme un voleur
et que le réverbère avec sa flamme jaune
monterait la garde au malheur.



Lune d'été, c'est toi qui m'ouvris ce mystère,
un soir que ta clarté coulait
de ton cœur à mon cœur, de mon cœur à la terre,
plus douce qu'un ruisseau de lait.

Ce soir-là, si la mort eût poussé notre porte
et qu'elle eût crié sur le seuil,
j'étais l'enfant maudit que son désir emporte
loin des miroirs voilés de deuil.

Combien de temps, par le dédale des ruelles,
ai-je couru, le cœur battant,
avant de découvrir ces allées irréelles
où s'arrêtait le cœur du temps ?...

Mais que me reste-t-il de cette ardente course ?
Un éclair, parfois, dans l'oubli.
En vain, mon cœur voudrait remonter vers sa source,
vers le mystère enseveli.

J'ai revu tous les lieux du passé qui me hante,
j'ai déchiffré les plans secrets.
Des enfants m'ont guidé jusqu'à la nuit tombante
sans savoir pourquoi je pleurais.

Est-ce vous, prisonnière à jamais clandestine,
que je cherche encore, en rêvant,
quand le mur m'apparaît, quand l'odeur de glycine
sanglote et tourne dans le vent ?

Prisonnier loin de vous, j'attends ma délivrance
de n'être plus cet inconnu,
de savoir qui j'étais dans ces temps d'espérance
et ce que je suis devenu.

Rose **CELLI**.

MILIANA

Personne au carrefour. Le vent passe. Il traverse le lieu vide. Il s'arrête.

Personne.

Le petit cafetier maure est parti. Tourbillon de feuilles. Le fourneau de faïence bleue est tiède encore.

Odeur du vent ! Odeur du vent ! Nourriture amère !

POISSON DE LA MER ORIENTALE

Sept nageoires d'argents. Festons égaux. Une queue brodée. La tête royale aux ouïes bleues. Aussi ventre d'azur.

Dressé le pourpre épi de bataille, il va, dans les belles eaux fleuries, pour toute onduleuse joie de profondeur. Nacre, aux violets perdus loin, de la mer inventive et verte et neuve.

GIROFLEES

Parfum rond, issu du centre de miel. Un trésor dru d'abeilles brunes, paresseuses. Mille petites bouches d'or pressées sur un gâteau de soleil, contentes du plaisir des fleurs... Et moi de vous, et moi de vous, sœurs d'enfance, musiciennes, barques d'odeurs pour l'immobile voyage, corde enchantée à lier le cœur et le tirer vers l'arche marine du Nord.

Entre les collines bienheureuses, l'ardeur d'après-midi comble le ciel. Ecoute : elles rêvent, les captives dormantes de l'été. Une poule parle à tendre gorge enrouée dans la chaleur... Ton désir sombre au noir azur, gouffre où le bel ange Avenir appelait, appelait, avec la voix d'un irrémédiable passé.

Jean GRENIER.

LES PELERINS D'EMMAUS

Comme une lettre impatientement attendue et qu'on n'ouvre pas — parce que l'espoir a tué le désir —

ma vie demeure jetée sur la place en proie à quelques curiosités — sauf la mienne.

Les événements ne me concernent plus.

Les seules choses que j'attende sont celles qui ne peuvent m'arriver.

Ainsi avec un ami j'attendais à la terrasse d'un café la sortie du funiculaire — qui toutes les cinq minutes dégorgeait son monde — pour voir si ma vie allait changer.

Seul un miracle pouvait faire s'évanouir mon indifférence.

Tous les jours, la pluie à fines gouttes va inutilement grossir la mer, tous les jours mes actions retombent dans la même neutralité.

Une surprise, si j'y suis docile, peut me révéler à moi-même — ma vérité, mon bonheur, ma justice et ma loi.

Les questions demeurent sans réponse, les problèmes sans solution.

Attendons que vienne celui qui éclaircira les mystères et fera de leur nuit sa clarté.

AVEC DESESPOIR...

Avec désespoir, tandis qu'on me parle, je songe aux roses
qui se fanent dans le jardin

au jet d'eau qui coule et peut-être se tarira

au ciel qui n'aura jamais plus la couleur de cette minute
à une rencontre que je n'ai jamais faite, mais que j'au-
rais pu faire à ce moment-là...

Il me semble que si nous avions respiré ensemble les
odeurs du printemps, si nous avions ensemble écouté les eaux
et vu se déplier l'éventail du ciel, nous nous serions mieux en-
tendus. Il me semble que si nous nous étions séparés en si-
lence, nous nous serions mieux compris.

LA TUNISIE

Jean AMROUCHE.

SANS VISAGE

A Patrice de La Tour du Pin

I

« Tu voulais écouter sous la terre
le chant nocturne des sèves dormantes...

Des veines bleues sillonnent l'argile
tiède et moite comme un sein gonflé dans le soleil,
qui s'élève puis s'assoupit au rythme large de la mer.

L'odeur fauve d'un ventre d'ombre
verse l'ivresse au cœur des bêtes
qui marchent en dansant l'éclosion des amours.

Entends l'obscur concert étouffé tout l'hiver :
Il va gonfler les jours, les nuits et les bourgeons
brunissants des filles-fleurs aux yeux humides !

C'est la montée du lait dans la terre féminine
 ivre-folle de printemps.
 Le cœur du monde en cataractes
 va déchaîner les eaux sauvages ! »

« Dors, noyé dans la paix végétale
 dormeur aux tempes palpitantes,
 pesante image abandonnée sur la plage,
 oubliée par quelle marée ? »

— *Dans mon sommeil entre les eaux du songe
 ai-je franchi le Cap-fantôme,
 loin des golfes frangés de rêves,
 des îles de corail où les palmes enchantent
 les poissons aux yeux d'or de mélopées lointaines ?*

*Creusant mon courant, ma dérive
 au vif de la chair du sommeil,
 vais-je aborder l'Ile des Germes,
 aux antipodes de la mort,
 vêtu d'or pur, ruisselant d'aube
 au secret de la vierge-nuit ? —*

« Tu crois doubler le Cap-fantôme,
 mais tu n'as pas quitté la rive.
 Tu vis étouffé dans ton cœur,
 trop près de la source du sang
 pour respirer sa voix solaire —
 Un glas résonne en ton silence,

Le rayonnant concert des sèves réveillées,
la danse ivre de rut des bêtes débridées,
le halètement sourd des bouches confondues ?

La fièvre bat contre tes tempes, beau dormeur ! »

II

Un horizon de plumes évanouies
sur la joue fuyante des mers !

Est-ce le vent, est-ce une main ?

Pétales d'une rose nocturne
épanouie au soleil sombre du rêve ;
Linceuls sans poids gonflés dans le silence,
ils s'évaporent dans l'espace
qui a perdu ses dimensions.

Et la musique du vide s'éveille
au delà des mots murmurés.

« Vers ta lumière, ombre du rêve
cherche ce corps gorgé de sang.
Son profil est gravé dans l'ombre,
La forme creuse de l'absence,
Dans l'or impalpable du songe ! »

— *Venez vers moi, dans ma lumière,
Fermez les yeux, séchez vos larmes,
Eteignez en vous les prières.
Venez en moi, cherchons ensemble.*

*Est-ce le vent, est-ce une main ?
 Qui nous fait signe à l'horizon
 De mille oiseaux évanouis
 Sur la joue mouvante des mers ?*

*L'empreinte creuse en l'air absent,
 Le sillage d'une voix morte
 Il y a longtemps — qui se souvient ?
 L'écho même l'a oubliée...*

*Laissez mourir les mots de chair.
 Il faut savoir trop de secrets
 Pour briser cette douleur d'homme.
 Car tout ceci est votre drame
 Qu'il joue tout seul dans la nuit.
 Il a perdu toutes ses larmes. —*

*« La voix morte il y a si longtemps
 Je l'entends aux lèvres des fleurs ;
 Je la vois dans le lait des plantes,
 Dans les gemmes de sang doré
 Le long du tronc des amandiers.
 Entends-la chanter dans le vent
 Qui la porte des monts aux plaines.
 La nuit elle abandonne la terre
 Pour s'unir au chœur des étoiles ! »*

*—Frères charnels, votre pitié
 Vient trop tard pour me consoler.*

*J'ai vu l'Enfant danser un soir
Au croisement de routes perdues.
Je m'étais égaré dans la nuit
Parce que la lune était si pure...
(Je crois bien l'avoir appelé —
Mon cœur a-t-il parlé sans moi ? —
Mais je ne savais pas son vrai nom)
— Ses pas avaient formé des dessins sur le sable,
Pareils à des jeux d'anges en liberté.*

*Un enfant bleu de ciel sur la nuit bleu sombre
Si beau que mes yeux ont perdu son image...*

*— Je crois bien qu'il a fui vers la mer.
Et la mer, ses courants et ses houles,
Et son écume et le spasme long des marées,
La mer, elle est en nous bien plus qu'en elle-même.*

Est-ce le vent, est-ce une main ?

Ebauches d'un Poème - Fragments

Armand GUIBERT.

FRAGMENT D' « OISEAU PRIVE »

(*poème en cours*)

Heureux les cœurs accordés au rythme du monde,
les bien-formés selon sa loi,
qu'ils irriguent d'une rosée de sang
aussi pure que le lait des mères
un complexe réseau d'artères et de veines
creusé sur de faciles pentes...

Mais les autres, les indociles,
les cœurs violents sous les mailles de chair,
ceux qu'on croit faux, ceux qu'on méprise
de parfois battre à contre-sens,
ceux dont la sève et la vigueur
s'usent toujours sur les roches de marbre
et sur les terres calcinées ?
Préservez-les, Seigneur, de la superbe.
tant ils se sentent forts de leur débilité...

Dans le flot primitif où les eaux se divisent,
un peu plus bas, si peu plus bas,
tout près encor de la source-mère,
si près de la matrice impolluée
qu'il suffirait d'un remous de la terre
pour souder leurs veines parentes,

la racine torse de l'Arbre-Vie
plonge au sein de l'humus ses vipères nouées
et fait dévier à jamais les courants.

A l'un, enflé des alluvions sans nombre
qu'aucun obstacle n'arrêtera
est promise la paix des longs fleuves herbeux
avec la houle des marées océanes.
Mais l'autre, d'un feu souterrain tari
avant la pleine course,
à travers roches et sables
il roule ses diamants maudits :
ceux qui voudraient boire à son onde,
il les fuit sous les buissons épineux,
comme il effraie par ses méandres
ceux qu'il voudrait de son cristal désaltérer.

Ah quelle eau saurait sans mensonge
préserver sa vertu lustrale
au terme d'une course folle,
ah quelle eau, quel ciel, quel ange ?

PREMIER AVATAR

*La voix d'un célébrant adossé aux
portes du naos :*

O Toi très-grand dans Abydos,
O Toi, vivant né d'une Femme,
Oiseau par ton pouvoir sur les génies de l'air,
Tu es l'Horus seigneur du ciel,
Beau de terreur et brillant de bravoure,
Semeur de crainte et maître de magie,
Qui lèves haut tes ailes redoutables,
O toi très-grand dans Abydos
Et sur les berges de limon !

Chaque jour dans le fleuve à l'heure où les génisses
Couchent dans les roseaux tout murmurants de voix
La masse exaspérée de leurs flancs inféconds,
Tu t'engloutis tel un vaisseau sans équipage,
Bel Œil du Ciel au globe empourpré d'or
En souvenir du Premier de ta race
Dont le corps démembré reçut quatorze sépultures
De la première cataracte aux Bouches du Delta —
Lui que le peuple aux yeux d'amande brune
Appelaît l'Être Bon et le Juste-de-Voix :
Son sexe a pu nourrir les congrès de la vase,
Tu es de sa vigueur le réceptacle élu
Et le pampre qui croît aux vignes riveraines
Par tes soins cultivées est moins vif mille fois
Que le sang de rubis qui coule dans tes veines.

Oiseau-Dieu que protège Anubis à tête de chacal,
Enfant qui tiens un doigt sur tes lèvres mi-closes,
Etre double et secret, à toi-même inconnu,
Nous scellons dans nos tombeaux ton effigie de cire verte,
Avec, pour le repos de tes nuits souterraines,
Quelques chétives poignées de blé tendre.
À ta rare vertu nous avons dressé des temples
Et ton signe s'éploie sur le chef de nos Rois,
Mais c'est en vain que monte la fumée des sacrifices,
En vain que le cœur des taureaux d'où la graisse ruisselle
Exhale vers toi ses plus animales odeurs...

Tu nous fuis chaque soir vers l'Occident sans rives,
O Roi du Jour que l'ombre attire dans ses rêts :
Nous pressentons déjà, nous ton peuple éploré
La trahison qu'à ton insu tu prémédites,
Indigne fils de Celle dont le nom est Fidélité
Qui sut au cœur du cèdre et de Byblos ravir
Son frère auguste et son époux selon la chair

Tu nous fuis, Epervier de ta liberté ivre
D'un vol si fier que la voûte constellée
Le peut seule arrêter avec ses légions d'astres.
Et désormais les hommes de la mer
Invoqueront aux lueurs de presqu'aube
La virginale Etoile Matutine
Avec son sourire d'enfant divin
Où seuls les fils du Fleuve inconsolés
Reconnaîtront Horus le fier à l'œil de flamme.

(Fragment d'Oiseau privé, poème en cours).

René LAPORTE.

L'ETOUFFEMENT

Le voyageur déçu remonte à sa source
Là se dressent des paysages calcinés
ils ont brûlé debout comme dorment les chevaux
et si on les touchait du doigt ils tomberaient en cendres

Le voyageur aurait tort de se croire sauvé
par son visage des premiers jours cette emphase du sommeil
dont les femmes conservent la forme moulée
même dans leurs mains à tout venant

Après tant de débauches mentales
est-ce l'ordre et la paix promis aux hommes de son âge
Le temps est passé des veilleurs de nuit et des assassinats
excusables
voici venu ô statues parlantes le triste règne de la mémoire

Faut-il ressembler aux vieux vaisseaux à l'ancre au fond des
ports

qu'on voit se désagréger lentement comme un troupeau frappé de haut mal
et qui raclent la marée du bout de leurs étraves rongées
Les voyageurs ont aussi des mains fanatiques mais périssables.

L'homme revenu de tout s'entoure de dentelles atroces
les plaies se devinent à travers les vêtements ornés de ses pensées
et à l'orée de son silence il piétine encore les promesses pourries
de ce qu'il a imprudemment provoqué au hasard des songes.

Voyageur des sécheresses voyageur aux regards lustrés
ta belle maison de larmes repousse les vivants
Entre puisque c'est fini mais n'oublie pas que les morts
sont comme les feuilles d'un orage fané quand il a plu.

L'EGYPTE

Paul SOUFFRON.

PAYS CLAIR

Un pays clair surgi du sol
Et se brisant dans l'air limpide
D'un pur élan soudain figé,
Mais le silence est plein de vols
Et le monde fait dans le vide
Un geste immense de rochers.

Tout est droit sous le grand soleil,
Il n'est plus d'ombre sur la terre
Pour apporter un peu d'oubli.
Yeux grand ouverts dans le sommeil,
L'éblouissement du mystère
Passe les songes de la nuit.

Une pensée qu'on voit bondir,
Un être de lumière vive
Danse sur les plateaux du ciel,
Flamme invisible qui fait fuir

Des volées d'odeurs et de grives
Dans un grésillement de miel.
Faisant vibrer sur son passage
L'épaisseur bleue qu'il a fendue,
Il laisse encore au ciel trop lourd
Les éclats d'or de son sillage,
Sitôt passé, sitôt perdu.

On sent battre le cœur du jour
Dans la profondeur de la terre,
Le roc trembler sonore et dur
Sous le long éblouissement,
Et la musique de la pierre
Rayonner à travers l'azur.

O puissance de la clarté
Qui réveille des diamants
Et peuple un grand pays désert
De sa tragique intensité.

Port-Saïd.

Arsène YERGATH.

DECOUVERTE D'UNE ILE

J'ai retrouvé la vie
Et sa vive blessure
Elle abritait l'Enfance
J'ai revu dans le songe
La route qui menait
Vers la tour de silence
Les arbres dans le vent
Et sur les yeux du temps
La longue chevelure
Des heures de soleil

*
**

La nuit dénombre ses diamants
Quels sombres bijoux tu m'apportes
Autour de tes poignets captifs
Les arbres secouent leur feuillage
Telle chevelure plus lourde
Qu'un rêve chargé d'épouvante
Tu n'éveilles la maison veuve
Pour donner au silence aveugle
Une étrange fête nocturne

*
**

Aux parois de l'âme
La nuit tisse sa légende
Apparaît un visage d'enfant
Ombre éclaboussée d'or
Un autre visage d'enfant
Ombre d'eau sans rides
Un autre visage éploré
Rêve peuplé
De têtes d'enfants
L'âme regarde sourire et pleurer
Mais douce et vigilante
Entend marcher sur le toit
Et les dalles du sommeil
L'aube porteuse de clés
L'âme s'ouvre alors aux songes
S'ouvrent les volières d'azur
Et les sources attendries
Depuis combien de printemps

*
**

Silence aux paroles sans amour
Silence aux appels sans mémoire
La pensée incline sa balance
Sous le poids d'une ombre vigilante
Le désir ouvre ses plus purs voiles
Au regard de l'âme blessée
Silence aux soucis qui reviennent
Silence aux mensonges des sirènes
Écoutons battre nos cœurs saisis
Entre les ciels détruits des berceaux

LE SENEGAL

René GUILLOT.

L'IDOLE

Quand les Dieux asservis viennent manger l'offrande
Sortant des bois plaintifs, des mares,
Portant devant, comme des gueux,
Des mains de boue...

Quand tous les Dieux, le ventre plein, la bouche grasse,
Ont embrassé la femme folle
Et châtré l'Oiseau Bleu, pour rire,
Tordu en serpent la racine,
Défoncé les tambours de peau,
Edenté la vieille, et battu
Le fou lié à son tronc d'arbre...
Le soir du lait caillé,

L'Idole

Essuie leur bave, sur son ventre,
De ses mains de bois,
Et crache de son sexe horrible
Sur les dieux repus
Qui aiment la pâtée des hommes,
Et s'en engraisent,
Et s'en barbouillent,

Avant d'aller frapper aux portes
De l'amour peureux
Que se font les gueux,
Quand dehors, les Dieux,
Comme des chiens, jappent...

Et l'Idole engrosse la nuit,
Seule,
Avec sa main qui châtie
Un sexe en bois dur
Que des hommes ont fait
Avec leurs couteaux.

Personne ne sait comment elle ordonne
A la solitaire ardeur de son corps...
Quel amour ils ont mêlé à leur peur,
Lâches aux tristes mains et aux chairs bandées,
Qui pour leur tourment, dans leur solitude,
Dans la honte d'être et de mesurer
La peur à l'amour, l'espoir à la crainte,
Ont abattu l'Arbre et taillé la Branche,
Et coupé dans le pauvre bois
Le bois impuissant et cruel,
L'emblème épuisant,
Le membre qui veille
Dans la nuit des Dieux gras, par l'homme abandonnés...

Car l'homme dort...

MADAGASCAR

Notre frère Rabearivelo

L'éloignement dans l'espace est déjà une préfiguration de la mort, et dans cette voix d'outre-océan se pouvait dès longtemps percevoir un grave accent d'outre-vie. Ce fils de l'Émyrne ayant eu le privilège de ne jamais quitter son île, il semblait que les liens qui l'unissaient à nous eussent quelque chose d'immatériel et de désespérément pur : notre amitié avait le caractère intègre d'une communion sous les plus impalpables espèces. Tout n'est pas défait aujourd'hui d'un commerce qui avant toute chose avait engagé l'esprit : misère autrefois, consolation maintenant...

La naissance de toute source est un mystère, et celle-ci l'était doublement, qui surgissait avec une limpidité racinienne des grès rouges du vieux pays d'Imerina. Le premier à Madagascar, Jean-Joseph Reaberivelo s'était efforcé de marier deux traditions, de faire chanter à l'unisson deux langues dissemblables, et par son vouloir il avait réussi à les enrichir toutes deux. Tenant d'une civilisation patriarcale venu à une culture étrangère, il avait entre elles cherché son équilibre et sa vraie voie : fallait-il transcrire dans la langue du « pays froid » les pensées et les images du trésor ancestral, ou bien épouser servilement les formes d'un humanisme emprunté ? On comprend qu'il ait été séduit à ses débuts par l'exemple de Moréas, qu'il a suivi dans son goût pour l'orfèvre et jusque dans sa dilection pour les poètes mineurs du XVI^e siècle français. Pierre Camo était à ses côtés, Mentor qui le guidait à travers les sylves du Symbole : avec

quelle ardeur le jeune néophyte ne devait-il mettre ses pas sur les traces de ceux qui jamais ne pactisèrent avec le médiocre et le vulgaire ! De sa race d'où sont issus les rois de la Grande Ile, il tenait un sens inné de la hauteur et de la plus claire aristocratie de pensée. Avec cela, comme il sied à une âme bien née, il était tout près du peuple, dont il transcrivait, à l'instar d'un autre jeune mort d'Andalousie que nous pleurons avec lui, les légendes et les chansons.

On imagine le drame intellectuel dont le poète dut être le théâtre : comment eût-il pu, descendant d'un peuple féodal et hautain, donner une entière adhésion au démocratisme niveleur du pays d'Occident qui lui proposait de lyriques modèles ? Il devait aller d'instinct aux époques du passé où le sens des hiérarchies était intact, et où l'instruction indistinctement répandue n'avait pas propagé le mal de l'uniformité. D'entre tous les Français du siècle, Barrès devait être le plus près de son cœur, Barrès de qui lui convenait à merveille la leçon obstinée : la terre natale ne cessa jamais de lui inspirer une véritable passion, et la Mort ne lui fut pas un objet d'épouvante, parce qu'en elle il voyait une fontaine de vie et de renouvellement. Comme l'héliotrope vers le soleil, il était depuis ses premiers essais poétiques tourné vers cette mort familière dont la pensée maintenait le contact entre lui et la longue lignée de ses aïeux :

« Nulle mort n'est d'ailleurs le terme de la vie :

En sa métamorphose est rénové le sang... »

La religion chrétienne (dont il s'était détaché lentement) lui avait appris le dogme de la communion des saints, mais elle avait trouvé un terrain préparé chez ce fils du peuple hova qui ne met rien au-dessus du culte des ancêtres. Ces derniers lui ont transmis leur conseil par l'intermédiaire d'une terre qui est la suprême puissance adorée : la terre opulente de l'Imérina, hérissée de montagnes, sillonnée de rivières, chevelue de forêts ; d'où le ton primitif et sacré de cette poésie qui toujours à quelque degré relève de l'incantation. Je sais tel poème de *Presque-Songes* qui rappelle ces *riddles* chères aux Anglo-Saxons des premiers âges, et qu'on trouve à l'origine de toutes les littératures, alors que tel autre, suggérant une croyance positive à l'astrologie, implique toute la théorie védique de la réincarnation.

De *Haute Futaie* on sent monter une sorte d'horreur sacrée, celle du Centaure de Guérin, celle qui étreignait le cœur des premiers hommes alors qu'ils cheminaient sous le couvert des profondes forêts. « Je me suis souvenu », dit le poète

Qu'était toujours amarrée avec les lianes de la nuit
 La vieille pirogue des fables
 Qui tous les jours faisait passer mon enfance
 Des rives du soir aux rives du matin,
 Du cap de la lune au cap du soleil ! ! !...

et il poursuit, interrogateur du silence qu'exhale la ramée sous laquelle nuit et jour sont confondus :

Mais que puis-je voir dans ta nuit sans couleur,
 dans ta nuit plus éternelle que la mort des vertueux
 et que la vie des misérables,
 ô grotte de feuilles dont une issue se trouve peut-être au bord des mers
 et l'autre dans l'abîme de l'horizon,
 ô toi qui es pareille à un arc-en-ciel reliant deux continents ?

Lui aussi, Jean-Joseph Reaberivelo, et cela malgré l'espagnolisme très conscient qui lui avait fait adopter la grande parole cruelle et désabusée : *todo es nada*, il était semblable à un arc-en-ciel reliant deux continents, à un nœud de forces écartelées entre deux mondes... Dans son recueil *Volumes*, tout orné de fleurs de l'amitié, de la jeunesse, et du plaisir, il s'écriait déjà :

Qui donc me donnera de pouvoir fiancer
 L'esprit de mes aïeux à ma langue adoptive ?

Là fut son ambition, là fut aussi le signe tragique de sa destinée : ce bel arbre bruissant d'oiseaux plongeait ses racines dans l'humus africain, alors que sa sève gardait le souvenir de l'Inde où il avait puisé sa lointaine origine, et que son chef feuillu recevait comme l'haleine des vents tous les appels de l'Europe enfiévrée. Comment gagner l'unité, et ne pas se con-

sumer dans cette quête épuisante ? Multiple était le parentage du poète qui ne voulait rien renoncer : ni le sang, ni les affinités intellectuelles. Lieu de rencontre où confluait la pensée des morts et celle des vivants, pouvait-il, isolé dans l'espace, ne confondre en une même dilection les êtres animés et ceux dont il évoquait dans ses rêves les fantômes : Keats, Chopin, Laforgue, Gauguin ? Tels étaient son pouvoir d'accueil et sa curiosité intellectuelle qu'il suppliait depuis des mois un ami lointain de traduire à son intention l'œuvre de Rupert Brooke, dont il voulait enrichir le dialecte hova : désir frustré, regret qu'il a peut-être, hélas, emporté dans sa nuit.

La nuit... Elle hantait aussi ce fils indonésien de Léopardi, qui eût pu reprendre à son compte l'amer blasphème : « Le jour de la naissance est un jour de malheur ». Dans le recueil qui avait vu le jour parmi nous, il avait voulu qu'en accord avec le titre inoubliable : *Traduit de la Nuit*, les illustrations évoquassent la profondeur nocturne de la voûte australe, l'énigmatique Croix-du-Sud, et tous les astres accordés à sa révolution. Après l'auteur d'*Hérodiade* à qui la Provence et Tournon avaient proposé l'énigme de la lumière et de l'ombre jumelles, il retrouvait grâce à la clef du parler de ses aïeux le tour même et le secret des préoccupations mallarméennes. Il était le Veilleur qui prend sa garde alors que toute chair cède au sommeil, l'Espion qui dérobe aux choses incomprises le maître-mot de leur assemblage providentiel. Encore que foncièrement terrien, il était parcouru comme d'un rythme de marée océane, si bien que tous les éléments conspiraient à lui fournir les signes d'une mystérieuse algèbre personnelle.

*
**

On a prétendu de l'homme qu'il avait de l'orgueil, et le laissait paraître : qu'il vivait de romantisme, et qu'il en est mort. Non point ainsi : disons plutôt qu'il *vivait son romantisme*, ce qui le replace dans son naturel, et qu'il avait, en vrai poète, trop de candeur pour feindre une humilité qu'il éprouvait au seul commerce des plus grands. Une simple phrase ignorée, et perdue dans une lettre hâtive, suffit à faire justice de cette

vue sommaire : « Je ne puis faire plus, m'écrivait-il il y a trois ans, que méditer et lire. Je *refais* surtout mes classiques. Quelle fraîcheur toujours égale, et comme nous sommes petits auprès d'eux ! Nous ? cela dit en remontant jusqu'au romantisme. Il fait bon aller, de temps en temps, boire à la source... » Voilà qui lui donnait le droit de relever la tête au milieu du troupeau, et de se répéter à satiété cette strophe d'un poète qu'il admirait :

J'ai parfois recherché l'inimitié : je l'aime
 Presque autant que l'amour de ceux que je chéris,
 Mais ne démeritant d'aucun ni de moi-même,
 Je n'ai pas acheté de triomphe à vil prix.
 Nul parmi mes combats ne fut livré sans peine :
 Ceux que je détestais n'ignoraient pas ma haine :
 Ceux que je méprisais savaient bien mon mépris.

Ceci n'est pas une hagiographie : il est des morts qui veulent la vérité intégrale et qui ne s'en trouvent pas diminués. Celui-ci avait été abreuvé d'outrages — et d'abord par les siens. Emportés par les jeux absurdes et féroces de la politique, ses compatriotes lui reprochaient âprement sa « désertion », et s'ingéniaient à lui faire sentir avec cruauté ce que sa position avait d'instable. Déraciné sur sa propre terre, l'était-il vraiment ? et ne l'eût-il pas été sur toute autre ? Le poison qu'il a bu à son heure dernière n'a fait que parachever l'œuvre de cet autre, non moins insidieux : le manque d'amour et parfois la rudesse de certains Français indignes qui l'entouraient. Nous qui ne sommes pas racistes, nous frémissons de honte à la pensée que cet être de ferveur, qui vivait dans le commerce de ces Ombres qui furent Tristan l'Hermitte, Maynard, Laforgue, à qui notre Gide et notre Valéry ne dédaignaient pas d'écrire longuement, ce poète qui a laissé après lui des stances aussi achevées que celles de Ronsard à la Fontaine Bellerie, était exposé chaque jour à subir les rebuffades d'un marchand ou d'un commis d'administration sans génie, pour cette unique raison qu'il n'avait pas la peau blanche ! Un journaliste qui lui demandait l'autre année, à propos de ses maîtres d'Europe : « Est-ce que cette race qui vous est si

chère vous rend son amour ? », ne lui avait tiré qu'une réponse évasive et grosse de chagrin. Dédaigneux d' « arriver », il ne se plaignait jamais du sort, et « Dignité » était sa devise : on sait de reste que ce mot, avec celui d' « honneur » que tenta naguère de réhabiliter Montherlant, suffit à faire le vide autour de qui le profère.

Il vivait ainsi dans la gêne, au milieu d'une famille qui lui donnait de constants soucis : la perte d'un enfant cher avait prématurément ridé son front, et il organisait de plus en plus farouchement sa solitude, malgré le succès récent de sa féérique *Imaitsoanala, fille d'oiseau*. Quelques hommes dispersés sur les deux hémisphères s'ingéniaient à trouver à son silence des raisons — vainement, car en esprit il avait rompu ses attaches avec le monde, jusqu'à ce qu'il cessât de lui appartenir en vérité.

*
**

Un jour de l'été dernier, arrivant dans Athènes toute vêtue d'impalpable lumière blonde, deux frères qu'il aimait trouvèrent sous un pli venu de son île cette phrase d'ultime adieu écrite de sa main : « Il ne faut pas trop en vouloir à un pauvre homme que la vie a vaincu et qui, lorsque vous parviendra ce mot posthume, appartiendra déjà depuis près d'un mois à la terre, aux herbes ». Il sembla aux deux hommes muets qu'un voile de nuit s'étendait soudain sur la ville.

*
**

Le reste importe peu. Le 24 juin, par un jour chaud de l'hiver austral, Jean-Joseph Reaberivelo, chrétien qui s'était privé par son suicide d'une sépulture en terre consacrée, rejoignait sa place prédestinée dans le tombeau ancestral d'Ambatofotsy. Ses enfants déposèrent en offrande des violettes et des branches d'*amontana*, les femmes poussèrent l'immémoriale plainte funèbre, et la vie poursuivit son cours aveugle au pays des Vazaha.

Celui qui reposait avait décrit dans son dernier poème le lieu désert de son sommeil :

*Tout ici est solitude
tout ici est vaste orgueil
et tout y est renoncement
à tout ce qui n'est pas silence
à tout ce qui n'est pas oublié
dans la désolation des roches.*

La pauvre cigale ayant éprouvé la misère de sa destinée avait refusé de lutter contre les fourmis trop industrieuses. Etouffé par son propre chant d'angoisse et d'amour, notre ami hova a rejoint sous la terre ceux dont il était faux qu'il se fût détaché. Nous qui restons, nous avons le remords de l'avoir peut-être insuffisamment réchauffé de notre tendresse, de ne pas lui avoir assez marqué notre accueil, notre admiration, et notre fraternité de cœur. Son testament poétique est désormais gravé en nous, avec son espoir tenace et sa soif illimitée de communion :

Il y aura, un jour, un jeune poète
qui réalisera ton vœu impossible
pour avoir connu tes livres
rares comme les fleurs souterraines,
tes livres écrits pour cent amis,
et non pour un, et non pour mille.

Sur le golfe d'ombre où il te relira
à la seule lueur de ton cœur où rebattra le tien,
il ne te croira pas,
dans les houles pacifiques
dont s'empliront toujours les abysses sans soleil,
ni dans le sable, ni dans la terre rouge,

ni sous les rochers dévorés de lichens
 qui s'étendront derrière lui
 jusqu'au pays des vivants
 aveugles et sourds depuis la Genèse.

Il lèvera la tête
 et sera sûr que c'est dans l'azur
 parmi les étoiles et les vents,
 que ton tombeau aura été érigé.

Maintenant qu'il est incorporé à la Nature Première, sa mission véritable commence, dont il avait une conscience aigüe :

Demain, plus tard, ma voix sera moins périssable
 Pour s'être éperdument aux tombeaux affutée,
 Et, s'étant du sang vif de mes morts suscitée,
 Pour avoir su puiser sa cadence et sa grâce
 Dans le fonds poétique éternel de ma race.

Son rôle d'intercesseur muet sera sans doute plus souterrain encore que sa vie, mais les meilleurs parmi ses frères sont déjà touchés par le rayonnement de son œuvre et de sa foi : je pense à l'un des nôtres, fils de l'Afrique française, double honneur de ceux qui l'ont engendré et de ceux qui ont façonné son génie. Puisqu'à tout sacrifice il faut une hostie, souhaitons du moins que celle-ci ne soit pas vaine : puisse le nom de Jean-Joseph Reaberivelo, éclairant les esprits dogmatiques et mollissant les cœurs durs, leur révéler que toute inimitié se fond en harmonie pour qui sait entendre dans le message du poème l'annonciation de l'Amour.

ARMAND GUIBERT.

(Tunis)

LA FRANCE

Pierre BONNET-DUPEYRON.

TRIPTYQUE DU PRINCE SAUVAGE

I

Tout un pays de souvenirs couverts de neige
dort dans mon cœur.
Les chansons ont gelé. Les rayons de soleil
sont restés pris dans les glaçons des branches.
C'est un royaume de froid dormant,
un orchestre du silence,
un sommeil de cris et de rires
pris sous la neige.
Et les bêtes n'y passent plus.

Quelqu'un, pourtant, y est caché.
Je sais qu'il y dort entre terre et neige,
et qu'il y respire au rythme du vent.
Quelqu'un... Mais qui ?
tant de gonflements sous la sourde blancheur,
— des pierres mortes, des souches,
et un corps vivant parmi tout cela...
Où bat le cœur de mon bois d'ombre ?
Où, le Maître endormi
qui tient dans ses mains immobiles
l'enchantement de la neige et des arbres ?

J'ai recouvert mes traces et marché jusqu'au soir.
Je n'avais pas trouvé l'Ami d'entre terre et neige.

II

Mon Petit Prince Sauvage s'est réveillé,
bleu du ciel sur les collines vertes,
s'est réveillé avec les arbres et la sève.

Jetez des branches sur les chemins.

Il m'a dit : Viens. Nous irons dans un pays clair.
Je le connais, il est au bout de mon enfance.
Mais j'en ai perdu la route et le Nom.

Ah ! brûlez toutes les feuilles mortes.

Il poursuivait, tout près de moi, âme contre âme :
Viens. Tu sais les chemins et les noms oubliés.
Comprends-tu qu'il s'agit de mon silence et de ta Joie ?

Oh ! les fleurs de giboulée entre les branches !

Il disait encore : Il faudra m'obéir.
Je te tiendrai la main quand il fera sombre.
(Et quand nos veines se toucheront, tu sentiras bien que j'ai
un cœur...)

Cueillez des houx sauvages et noirs,
et lavez le seuil des maisons !

Mon Petit Prince Sauvage était debout,
comme une épée frémissante et tendue,
— et ses cheveux pleins de tempête...

Lavez les seuils et les fenêtres
pour le passage de mon Prince.

Je lui pris le front dans mes mains,
et je vis comme une Forme qui me ressemblait,
aux profondeurs des yeux plus liquides qu'un firmament.

Nous partîmes un soir, quand il restait
juste une paupière d'or à l'horizon.

III

Je lisais.
J'étais prisonnier dans le clair jardin de ma lampe,
et la nuit était par-delà,
vent dans les branches comme une houle,
froissements de bêtes dans les feuilles.
Moi, j'étais seul dans le rond tiède
où palpitaient les mots et les rêves
en un tendre vol soyeux.

Il vint, et tout à coup il était à côté de moi,
faiblement éclairé, avec le reflet du papier sur son visage.
Il me parut que la ténèbre, tout autour,
s'était ouverte comme une fleur,
et que l'essaim ivre l'emplissait de chuchotements.
Il était là, sans un geste, les yeux baissés.
Il n'écoutait ni le vent ni les bêtes,
ni le ramage de l'ombre dans la chambre ;
mais seulement, comme deux chants d'oiseaux qui se ré-
pondent,
le double choc du cœur monotone entre mes côtes,

Février 1937.

Jean CAYROL

POUR UN ENFANT MORT

A Jean Carrive

Quand les pas de l'enfant auront trouvé la neige,
les pistes éblouies dans les landes du Gel
où de fiévreux soleils fuient comme des banquises
dans un ciel aux lourdes eaux,
où les horreurs d'un beau temps mutilé se réveillent
dans l'écorce, les laines et le choix de ses morts,
nous lui reparlerons de Dieu qui n'est pas là,
comme une mère qui vient de perdre son enfant
et toute agenouillée pleure dans l'ombre sans bras.

Il sera dévoré de froid et ses genoux découverts
trembleront et ses yeux de loup luiront en vain aux abois.
Nous lui dirons : « Venez, vous n'êtes pas de ces contrées
où les momies de la nuit lèvent leurs dures paupières,
où la route si blanche toute griffée par le vent
n'a jamais vu passer le grand Christ Ecarlate
dans l'effroi des vieux chiens et la grêle des chants
et les adorateurs tout pliés dans leurs palmes
et le soleil du désert qui brûle dans la rumeur
des villes mortes...

Enfant du Froid, pâles joues du soir qui revient,
cœur attardé si frais comme un lac de montagne
dont les noirs sapins montent autour de vos reins ;
venez, il n'est pas là le Dieu aux mains glacées
et dont seulement furent flamboyantes les Epines
comme un grand feu de joie pour le dernier matin.

Tout est enseveli comme une terre marine,
foudroyée dans le silence de ses palais éteints.

II

Quand les pas, de l'enfant auront perdu la neige,
ce pays de cristal où naissent les mille sauterelles du rêve,
ces rennes d'or fondus sous le premier soleil,

quand l'enfant rappelant sa faim de crépuscule
bercera dans ses bras le Jardin demi-nu,
les plantes retrouvées, tous pétales battant,
et la maison d'étoiles plus lointaine que jamais
et la route plus longue et le vent de la joie
claquant dans les flammes sereines des nuées,
il reviendra vers nous.

Ses pas ne seront jamais perdus pour les passants de l'aurore
ils brilleront après nous tels des lunes dans nos nuits,
vous les retrouverez comme les écueils de la mort
afin que nul ne perde un désert inouï
hésitant dans ses jeunes sables, la proie de ses rosées,

...le grand palais volant aux portes arrachées...

Enfant penché avec tous ses visages d'eau et ses étés
tu nous diras :

« Venez, le silence est de Dieu
et dans les plis fermés de ses vagues et de ses blés
nous le retrouverons dans une pose d'astre
les mains encore captives de la terre, les cheveux ruisselants
sur son corps abîmé par la rouille de la nuit ;

Venez, j'imite enfin sa Voix qui n'a plus à se taire
car les lacs sont profonds pour y chercher nos rois
entends déjà jouer les flûtes du mystère...

Les printemps des tribus qui s'ouvrent presque à nous
dans le sommeil perdu par les germes de l'aube
vous sauveront, enfants d'escalles et de boue ».

Philippe CHABANEIX.

AMOUR

Aux lumières du cœur, c'est là que s'illumine
Notre désir le plus féroce ment charnel,
Tu le sais, tu le sais, ô cruelle et câline
Amante dont les pleurs ont l'âpre goût du sel,

Et dont la passion à la douleur pareille
Se déchaîne et soudain triomphe en gémissant,
Et soudain semble morte et soudain se réveille,
Et toujours sans merci me brûle jusqu'au sang.

Max JACOB

COULEUR DE L'AUBE

Eveillez-vous ! Sortez des brouillards de l'aurore
Corbeaux, qui secouez les draps noirs du sommeil.
De la ténèbre vaine atteignez les bosphores
retardés par le rêve alourdi des tunnels.
Votre appel coléreux est le cri de la terre.
Elle espérait le jour vous dites : « Aujourd'hui ! »
Les nuages d'argent reconnaissent les pierres :
c'est la Pâque éternelle du jour avec la nuit.
Sur le coteau crayeux s'ouvrit une paupière :
les restes d'un déluge, ô corbeau de Noé ?
La fenêtre de l'Homme et son regard noyé !
Et les bœufs condamnés à supporter naguère
les temples des dieux morts, l'étable du Vivant,
s'approchèrent de l'ombre et de l'onde plus claire
et burent l'eau courante en lui montrant les dents.
Puis la terre eût un cri comme on arrache un ongle :
de l'ombre s'apeuraient des triangles d'oiseaux :
la terre préparait ses diurnes hécatombes :
la naissance et la mort sortirent des roseaux.
Immobile et muet comme un bastion de guerre
je suis percé des jours au cadran des saisons.
Tous les matins pour moi sont des aubes d'hiver
et la mort s'est déjà courbée sur ma maison.

LE SENS DU MIRACLE

Ah ! si je pouvais bien ressentir Ton Miracle
ton Devenir

Car ce n'est pas assez, magie du Tabernacle
ton Elixir.

Nous sommes ce qu'Il a décidé,
Lui plus grand que Ciel et Soleil :
or par un détour il mêle.

à notre folle avoine l'aplanissante Unicité.
A l'oreille il dit ses mystères
et nous induit à la beauté.

Mais si je pouvais ressentir le miracle !
De ciel en terre ? Ourdi par quel détour ?
Comme de tête en mon cœur plein d'amour ?
ou de l'Enfer regrimper à rebours ?

De ciel en terre ? L'Esprit dans la coulisse
puis tout d'un coup un enfant Paraclet.
De ciel en terre ? Le sang dans le calice ?

L'Eternité !

Je me brandis comme à des funérailles
non pas l'âme curieuse à Ton Treillis
par l'intrépide orgueil de Tes pinacles.
Oh ! douez-moi du sens candide du miracle.

Il nous invita sur sa terre
pères et fils il nous fait l'aimer.

A l'oreille il dit ses mystères
et nous induit à la beauté.

Mais ciel en terre ! De terre en tabernacle ?

Roger LANNES.

POEME

à Nina Negri

Du brasier d'un sang précoce
sort la bête casquée de lait
alors que s'enchevêtre à l'écorce
traître à des corps oubliés
un nombre d'organes habitués
à des ténèbres de chair pleine.
Elle s'avance et vous reconnaît
le dessein d'empêcher ses ailes
de venir à bout de l'air muet.
Et se recompose l'obstacle
qu'à l'éclair de la journée
bâtit un être où se défait
l'ordre des membres menacés.

Patrice de LA TOUR DU PIN.

FRAGMENT
de
LA GENESE

Voici que l'homme s'est penché sur sa Genèse..

La terre était toujours entre ses bornes, triste,
La chair dormante, et les ravins de chair endormis :
Les abîmes du fond de la chair semblaient vides,
A l'orient montait le même jour de nuit ;
L'homme s'agenouillait au rebord de soi-même.

Au-dessous s'étendaient ces couches nébulaires
Que les brises du ciel n'ont jamais caressées...
S'il était seulement un silence à parfaire.
La patience au cœur des morts à dépasser.
Le plaisir à jouer dans la vision suprême !

A projeter sa voix au milieu de ces brumes,
A méditer le heurt qui marquerait le fond...

Pas un instant n'a tressailli, pas une écume
N'est apparue : solitude des créations !

Si l'on pouvait briser le temps pour l'éphémère,
Contenir un passé dans son prolongement...

Alors, comme il avait incliné ses paupières
Pour être calme au moins dans son recueillement,
Pour ne rien figurer d'irréel dans l'espace,
Au moins pour ne pas jouer au vertige du vide,
Ne pas se prendre au cher envoûtement du vide,
Comme il forçait ses yeux à sonder d'autres nuits,
Je ne sais plus par quel hasard, dans quelle angoisse,
Vaguement sensuel sur le pourtour du cœur,
Il sentit son silence remonter en lui...

Il n'avait pas trouvé de néant intérieur !

Mais un abîme vierge, indistinct aux bordures,
Et tressaillant, malgré le froid, de volupté,
A l'origine des contemplations obscures.

Qui reviendrait de là, d'autre que mon silence ?
Qui pourrait prendre chair pour faire palpiter
Avec le sang, la nébuleuse transparente
Dans son mystère passionnel — mais qui respire
Du même rythme que mon corps, mais qui gravite
A l'extrême portée des tendresses vivantes ?

Genèse ! Genèse ! entr'ouvrir ma Genèse !
Je me désorcerai pour jouir enfin de moi.
Dans le lever du jour, les mondes apparaissent

Possibles à créer ; mais un seul à ma voix
 Va surgir, et plus tard, les autres invisibles
 Traverseront le ciel de l'âme sans dévier.

Je chante les lueurs, le trembler des lueurs
 Qui auraient pu devenir mes étoiles ; je chante
 Le frôlement glacial de ces rumeurs mouvantes
 Parmi la nuit qui les fait frissonner ; c'est l'heure
 Immobile d'avant le prélude, le plaisir
 Retardé, pour qu'il déborde de tout l'homme ;
 — Un mâle suspendu sur son éternité,
 Retenant une force connue de personne,
 Et n'ayant pas à recouvrir sa nudité,
 Contenu sur lui-même au bord d'une falaise
 Devant le gouffre encor dormant de ses désirs...

Le cri d'amour divin qui va tout déchaîner...

— Et c'est la nuit du Seul, c'est la nuit de Genèse !
 Quelle folie de se hâter dans une telle nuit !

Un monde attend de naître et mon regard l'aimante ;
 Pourquoi déjà jeter mon chant dans la descente,
 Puisqu'il n'est pas d'autre orient à l'infini ?

Comme il tremble, comme il bat d'impatience !
 — Un long tressaillement de première marée
 A ridé l'ombre et s'évanouit. — Plus lentement,
 Mes remous de surface, mes vagues, mes vagues !

Comme il monte et décroît et se perd en conscience !
L'heure est enfin venue de m'abîmer en lui...

— Et c'est la nuit du Seul, c'est la grande descente
Vers une nuit de Poésie ! Des lueurs brèves
Surgissent où je passe ; une traînée mouvante
M'effleure et s'engloutit sans bruit dans le lointain ;
Les rumeurs... il en naît de partout qui s'élèvent,
Des formes blanches croisent dans le demi-jour
Et s'étreignent ; d'autres plus sourdement s'appellent :
Des couples rôdent, lumineux... et c'est l'amour

A cette distance de l'homme qui ruisselle,
Comme s'il faisait chair encor sur ses confins...

— Car c'est la nuit du Seul, la nuit originelle
D'amour ! Mon cri résonne jusqu'aux bords extrêmes,
Passant de voix en voix vers son écho divin :

La nuit d'amour dans la Genèse de soi-même !

Camille SCHUWER.

PIEGE

on voit bouger l'ombre
autour de la lampe
comme une souris
la peur la dénonce
ô cœur de chaleur
ô machine folle
qui fait tant de bruit
vous ouvrez les yeux
l'animal est pris.

EPILOGUE

la vie s'en allait aux champs
par mille blessures
au chevet les mains miracles
déliciaient le lingè des sources
que faire ville oubliée
des rues des voix englouties
et des cœurs dans le feu
un chant d'oiseau sur les tuiles
ou la dernière fumée
un soir de la fin du monde ?

DISPARITION

à partir de la toiture
l'ouvrier en cote bleue
travaille au mur du ciel
j'ai vu son corps glorieux
que la lumière allège
d'en bas les autres l'appelaient
il ne répondait plus.

DISTANCE

la musique en moi coule impair
que ce soit le soleil seul
le corps au fond du sommeil
ou les cinq doigts de la main
toujours aussi loin de l'amour.

ELLE

elle a mis ses cheveux au cou du monde
les serpents les rivières
se déroulent quand vient le soir

son corps blanc les rejette avec les flammes
et la gloire inutile
pour voyager dormir

debout comme les statues.

ELLE

voici que je retrouve
la peur du jour
et du réveil en avance

craintive
elle est la fée des lumières
ses mains sont des abris
des tamis à ténèbres

elle ouvre ses yeux crie qu'elle n'a rien vu.

ELLE

elle veut s'ouvrir aux persiennes
des regards avant de dormir
elle voudrait être sincère
comme au bout d'un jour de travail
quand on se déshabille

et que les fleurs du miroir
éventent l'air sur ses joues

elle voudrait enfin que la nuit l'appelle
par son nom son âme.

Jules SUPERVIELLE.

L'AIR

(C'est le Créateur qui parle)

Et pour donner du prix aux choses
J'ai voulu les entourer d'air,
Pour l'hirondelle qui se pose
Comme pour l'autre, sur la mer,
Air qui ne peux pas disparaître,
Tu auréoles le réel,
Air qui préfères les fenêtres,
Tu remplis la chambre et le ciel.
Ah ! j'ai peine à te reconnaître
Quand tu te fâches dans le vent
Puisqu'il faut aussi des tempêtes
Pour les besoins de l'océan,
Air qui sais rester solitaire
Puisqu'invisible comme moi
Tu souffles au-dessus des lois,
Nous faisons le tour de la terre
Et comme moi, toujours battant,
Jusqu'aux plus secrètes artères,
Air qui ne manques qu'au mourant
Et toi seul qui le désaltères
— Plus que l'eau dans le dernier verre —
Quand je suis dans l'éloignement.

Noël VESPER.

LIED

La belle conque est endormie
Où Lourmarin s'ensevelit.

Un berger parle à son amie,
Le vent ne sait ce qu'il a dit.

Mon âme est toute en accalmie,
Quelqu'une dort dedans son lit.

Ah ! que plus rien de cette nuit
Ne s'évapore ou se délie...

ALCYONE

Prends-moi bien sur ton cœur, je pleure, ô mon amante !
J'ai ce matin sans doute effarouché l'Amour.
Je sentais au réveil mon âme si contente,
Je comptais les bonheurs que je devrais au jour,
Je les goûtais déjà ! Mais ils m'ont fui peut-être !
Peut-être il ne faut pas effrayer son bonheur !
J'ai tout fait s'envoler en ouvrant ma fenêtre,
Et je reste, et je vois le ciel vide, ô stupeur !

Les Psaumes

de Patrice de La Tour du Pin

(Gallimard, éditeur)

Par un miracle qui ne cesse d'alimenter en nous les sources de l'admiration, le plus jeune de nos poètes a su insuffler le ton sacré à la langue du peuple le plus logicien de la terre. Il nous donne aujourd'hui des PSAUMES qui ont leur place prédestinée dans cette Somme Poétique dont nous connaissons quelques livres dispersés. Gardons-nous d'y chercher les images profuses qui sont le fait du génie oriental : l'accent lui-même, s'il reste toujours exalté au-dessus du ton mineur, n'est pas parcouru de cet influx de spasme et de marée qui cadencait si fortement la diction de la poésie hébraïque, récitée par un chantre et reprise par un chœur. De plus le poète de la Somme, qui a connu toutes les tentations de l'âme, a su ne pas céder à celle du prophétisme ; les créatures auxquelles il prête une voix ne se donnent pas, à l'instar des poètes bibliques, pour des inspirés nommément désignés par Dieu. Il faut voir dans cette humilité le fait d'une âme élue mais située en deçà de l'Incarnation :

- « 3. — *L'amitié divine se sent à certains moments de silence — et je ne la décèle pas dans les tourmentes de vent.*
- « 4. — *Je la refuse en poésie pour ne pas m'inspirer de péché en esprit — mon chant ne porte pas assez haut pour avoir été dicté.*

(Psaume XVIII)

Cette âme est capable de diversité, selon qu'elle s'incarne en la personne de B. Gorphoncelet, de Th. Gorphoncelet ou de J. Cortinaire, mais sa recherche ne peut que tendre à l'unité, de même que David et Habakuk rendent le même témoignage par des voies singulières.

Toujours maître de son jeu, le poète veut enserrer dans la suite de ses versets un univers de connaissance intérieure : gnomique souvent, et didactique avec lyrisme, il se garde sauf de l'inhumaine abstraction, car pour lui il n'est pas d'esprit qui soit affranchi de la chair, ni de chair que l'esprit n'informe. L'attirance de la matière inspire à Jacques Cortinaire, l'ermite qui s'était retiré dans une île par impatience de la règle, des paroles qui traduisent son écartèlement :

« 1. — *Je vous ai demandé d'être pur, mais m'avez-vous défendu l'amour.*

« 2. — *L'amour m'est-il défendu qui pousse vers la chair, dormirai-je toujours seul à perte de vie ?*

« 3. — *Le désir des sens se trouve dans mes dents, il cherche la possession, mais la mort.*

Cet état de division est de la nature de l'homme, mais il faut la dépasser par une perpétuelle étude. Sans doute est-il des questions qui ne peuvent recevoir de réponse.

« 1. — *Pourquoi m'avoir donné ce sens qui ne me servira jamais ! je n'ai rien à engendrer.*

« 2. — *Je suis tenu à l'écart de tout être vivant, — mes désirs, naîtraient de partout.*

« 3. — *Je suis tenu à vivre vierge pour mon Livre, — je ne peux résister.*

« 4. — *J'avais cru me nourrir uniquement de l'esprit, Seigneur, dans cette île où je me suis réfugié.*

« 5. — *Mais je suis un mâle malgré tout — un mâle malade qui n'est pas impuissant...*

(Psaume VI)

La grande affaire demeure la quête de la sagesse et de la joie ; l'orgueil des créatures à leur commencement incline vers une voie spirituelle, celle qui conduit à l'amour divin. Il importe d'adorer plus que de connaître, et toute adoration se résoud spontanément en prière :

- « 1. — *Voici que j'ai compris que la plus belle prière — ne devait pas être dite en mon nom, mais au nom de tous.*
- « 2. — *Peut-être ai-je été créé pour découvrir les mots et l'expression d'une prière, mais nous la réciterons en commun.*
- « 3. — *Lorsqu'elle s'élève pour la première fois, ce n'est pas seulement moi qui la profère, mais toutes les créatures qui se présentent à votre grâce.*
- « 4. — *Celles qui sont des figures ou des dons d'amitié, et celles qui sont des figures de hasard, dans lesquelles les amitiés lointaines se reconnaîtront.*

(Psaume XIV)

En plus d'un passage de ce livre de ferveur la communion des hommes se trouve magnifiée noblement : implicite sous la phrase austère, le dogme chrétien est rendu palpant de charité spirituelle :

- « 13. — *Car beaucoup m'ont donné qui ne savent pas qu'ils m'ont donné et je leur laisse moins de plaisir et d'enthousiasme que je n'ai reçu d'eux.*
- « 14. — *Je vous rends tellement grâce, Seigneur, d'avoir voulu leur rencontre, même de ceux qui auraient pu me faire dévier.*

(Psaume L)

Si le psalmiste semble se prendre pour un centre de gravitation, et ramener à soi toute vie, c'est que le monde est figuré en lui, et qu'une vérité n'est viable que dans la mesure où elle est enracinée dans la personne. Comment rendre tangible l'idée de la participation de tous à l'œuvre d'un seul si l'on n'admet la notion préalable de la hiérarchie et des

échanges ? Depuis *La Quête de Joie*, on sent un immense progrès accompli en esprit et en vérité (telle est la qualité interne d'une telle œuvre qu'on ne la conçoit jamais en tant que monument *littéraire*). Le créateur humain éprouve la tristesse d'avoir formé des créatures en lesquelles il s'est multiplié :

« *Et j'ai peur que toute cette humanité ne trouble la véritable solitude de mon âme, ne vienne rider le fil de l'eau désertique de mon âme* ».

La véritable solitude, ce n'est pas celle où l'on se retire pour fuir le monde, mais celle où l'on se livre à l'étude de toutes les harmonies secrètes : elle achemine l'âme vers l'état de poésie, qui comporte son ascèse, ses errements, sa plénitude finale. La vie recluse veut une dure discipline, sur laquelle des lumières partielles nous sont données : et nous croyons entendre, dans la confusion de notre intelligence, une Promesse monter, annoncer de futures naissances, une maternité souveraine, et le triomphe du Fils de l'Homme sur tout l'ordre du créé.

Nous pardonnera-t-on d'évoquer, à propos de cet avènement divin, les témoignages conjugués du Roi David et de la Sibylle ? Patrice de La Tour du Pin, le poète rédempteur de toute une jeunesse perdue de matérialité, a transcrit dans ses *Psaumes* inouis des paroles prononcées dans le secret par toutes les créatures de noblesse, d'amour, et de foi, qui s'agitent en lui.

Elles éclairent ce que nous connaissons de ses autres ouvrages, et nous portent toujours plus haut, et toujours plus avant, au sein de ce monde prodigieux qui est le sien, et, grâce à lui, un peu le nôtre.

ARMAND GUIBERT.

ESPAGNE

Tomàs GARCES (Catalogne).

I - LE CHASSEUR

La vigne envie le vert des marronniers,
la mer perd sa couleur sous le brouillard,
l'or embrasé de la perdrix s'éteint,
il y a dans l'air des tendresses mourantes.

L'été s'en va. Mais le chasseur, d'un bref
coup de fusil, dans sa fatigue,
émiette le clair cristal du ciel
en remplissant des fleurs du ciel le monde.

II - CLAIRIERE

Je suis un enfant qui rêve sous un vert drap transparent.
Ici, le silence est un léger murmure sans pause.
Oh prestige d'un ciel deviné seulement !
Solitude impossible.
Aux arbres se balancent les voix des charbonniers.

III - TOUT ETAIT ECRIT

Il y avait, pour chaque étoile,
dans le ciel, une poignée d'azur.

Sans des peupliers et des trembles
le vent ne serait pas venu.

Tièdes chaînes de la vie !
Tout était écrit, tout vient quand on appelle :
ainsi pour ma bouche assoiffée
d'un creux du temps j'ai tiré ton sourire.

IV - HISTOIRE NATURELLE

La mer est aux poissons qui l'habitent
et à la lune qui la meut ;

les toitures sont pour la pluie ;
et pour le rêve du lézard ;

les arbres livrent au lierre
leur tronc, leurs branches aux oiseaux ;

hommes et fourmis traversent
les mêmes sentiers.

Mais l'air qui se fige,
cristal invisible,
dans le silence de midi,
est seul et tout entier pour les cris des enfants.

V - NOS REVES

Nos rêves sont comme deux fleuves parallèles.
Ils marchent lentement, et des tendres méandres
sous les roseaux si verts font de vertes prairies
où l'aube et le couchant laissent tomber leurs voiles.

Ils se cherchent toujours, dans leur close beauté,
oubliés de l'amour où leurs sources s'abreuvent.
Ils s'en vont sans souci vers la mer sans rivages
mais ils sont survolés par les mêmes oiseaux.

(traduit du catalan)

Federico GARCIA LORCA (Andalousie).

ROMANCE SOMNAMBULE

Vert, c'est vert que je te veux.
Vent vert et vertes ramures.
Le navire sur la mer
et le cheval dans la montagne.
L'ombre jusqu'à la ceinture,
à sa balustrade elle rêve,
chair verte, cheveux verts,
avec des yeux d'argent froid.
Vert, c'est vert que je te veux.
Sous la lune gitane,
les choses sont là qui la regardent
et elle ne peut les regarder.

Vert, c'est vert que je te veux.
De grandes étoiles de givre
accompagnent le poisson d'ombre
qui ouvre le chemin de l'aube.
Le figuier frotte la brise
de la râpe de ses branches,
et la montagne, telle une fouine,
hérissé ses âpres cactus.
Mais qui donc viendra ? et par quel chemin ?...

Elle reste à sa balustrade,
chair verte, cheveux verts,
rêvant à la mer amère.

— Compère, je veux changer
mon cheval pour ta maison,
ma monture pour ton miroir,
et mon couteau pour ta mante.
Compère, j'arrive perdant mon sang
depuis le défilé de Cabra.

— Si je le pouvais, petit gars,
ce serait une affaire faite.
Mais je ne suis plus moi-même,
ma maison n'est plus ma maison.

— Compère, je veux mourir
comme il se doit dans mon lit.
Sur l'oreiller, si possible,
et les draps de bonne toile.
Ne vois-tu point ma blessure
de la poitrine à la gorge ?

— Trois cents roses brunes
parsèment ton plastron blanc.
Ton sang perle parfumé
à l'entour de ta ceinture.
Mais je ne suis plus moi-même,
ma maison n'est plus ma maison.
— Laisse-moi monter au moins
jusqu'aux hautes balustrades ;

laisse-moi monter ! laisse-moi
jusqu'aux vertes balustrades.
Balustrades de la lune,
où retentissent les eaux.
Voilà les deux compères qui montent
vers les hautes balustrades.
Laisant une trace de sang.
Laisant une trace de larmes.
Il tremblait sur les toitures
des lanternons de fer-blanc.
Mille tambourins de cristal
frappaient le petit matin.

Vert, c'est vert que je te veux,
vent vert et vertes ramures.
Les deux compères gravirent.
Le vent immense laissait
dans la bouche un goût étrange
de fiel et de basilic.
— Compère ! dis-moi, où est-elle,
où est ton enfant amère ?
— Combien de fois t'attendit-elle !
Combien de fois t'attendrait-elle.
frais visage, noirs cheveux,
à cette verte balustrade !

Sur la face de la citerne
la gitane se balançait.

Chair verte, cheveux verts,
avec des yeux d'argent froid.
Un glaçon de lune
la soutient au-dessus de l'eau.
La nuit se fit intime
ainsi qu'une petite place.
Des gardes civils souls
donnaient des coups sur la porte.
Vert, c'est vert que je te veux.
Vent vert et vertes ramures.
Le navire sur la mer
et le cheval dans la montagne.

(Romancero Gitano)

SURPRISE

Il resta mort dans la rue
un poignard dans la poitrine.
Personne ne le connaissait.
Comme tremblait la lanterne,
Mère !
Comme tremblait la petite lanterne
de la rue !
C'était l'aube. Personne
ne put se pencher sur ses yeux
ouverts à la dureté de l'air.
Et il resta mort dans la rue,
et un poignard dans la poitrine,
et personne ne le connaissait.

(Cante Jondo)

MALTE

Georges PISANI.

PARS MEA

*A Armand Guibert,
en souvenir de notre rencontre à Gozo*

Belle villa au bord de la mer, caressée chaque soir par le si tendre zéphir chargé du parfum des roses : qu'il est heureux, ton maître ! Il vit ici, loin du tumulte des hommes, ravi dans un rêve enchanté qui, le berçant dans son silence, lui fait oublier tous les soucis.

Automobile rapide qui a fui à mes yeux comme un éclair, tu m'as laissé entrevoir, en passant près de moi, une jeune fille aimée contre son bien-aimé : toi seule peux dire au juste la joie qui attend ces deux cœurs, la joie qui en fera des paradis.

Grand paquebot luxueux que la lumière embrase et fait étinceler, où vas-tu donc avec tous ces riches que tu portes ? Dans le temps qui sépare le lever du soleil de son coucher, ils se trouveront, sortis du calme et de l'indolence de leur lit,

dans les pays vastes et neufs où abondent les plaisirs. Ainsi vivent-ils sans souci : ils bâtissent leur vie de leurs mains et l'argent afflue dans leurs poches sans sueur et sans outils.

Mais je n'envie pas cette opulence, Seigneur ; je ne te la demanderai jamais dans mes prières, j'en suis sûr, tant que tu me laisseras au cœur cette onde de musique et de chant que tu m'as donnée. Tant que, de temps en temps, je recevrai sa visite, même sous le joug de mon triste destin, de tous les hommes je serai le plus riche et le plus heureux.

Reprends-moi donc, Seigneur, si cela te plaît, tous les autres dons que tu as faits à mon âme. Sèvre-moi de toute autre jouissance, pourvu que tu abandonnes à mon cœur la grâce de la poésie : elle est ma part et ma seule fortune ; je passerai ma vie à chanter, poète du pays qui m'a donné le jour.

(Traduit du maltais par L. ROPA et TONI SAID).

AGUEDAL
PARAIT
SIX FOIS PAR AN

PAR LES SOINS DE
HENRI BOSCO, C. FUNCK-BRENTANO
ARMAND GUIBERT (TUNIS)
JEAN GRENIER, RENÉ JANON (ALGER)

ET POUR LE COMPTE
DE LA
SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS
AU MAROC

Rabat, 14, avenue de Marrakech

ABONNEMENT :

*Pour un an : 40 frs. (Etranger : 50 frs).
Chèques Postaux : SALA, 122-95, à Rabat.*

AGUEDAL

14, Av. de Marrakech

- R A B A T -



IMPRIMERIES
RÉUNIES
CASABLANCA



Le gérant : A. Galiana.

